

LES ROGNONS AU MADERE

« Le soleil s'est déjà couché, mais il
éclaire et embrase encore le ciel de notre
vie, quoique nous ne le voyions plus! »

(F.Nietzsche)

Le 13 septembre 1995, 23 heures.

«Personne, mieux que moi, ne connaît la saveur douce amère, des rognons au madère!» J'ai gribouillé ces mots il doit y avoir deux ans, le vingt-deux septembre étant à venir... il ne peut y avoir trois ans. Nous avons tous des repères de dates, et en étalonnant notre vie par rapport à ces marques, nous décomposons notre existence, en des avants... et des après... les événements peuvent-ils à ce point nous modifier en profondeur?

Il y a donc deux ans, j'ai su en relisant cette phrase, que je n'échapperais plus à ce vieux rêve d'adolescent: écrire... Je vais admettre, et construire, autre chose que trente années d'aphorismes, de mots éparpillés sur des confettis, avec la poubelle en guise de reliure. Seuls, restent en ma possession, les plus "saignants", ceux qui sont sortis du stylo

accompagnés du coeur qui s'emballe et souvent des larmes. Certains me serviront sans doute.

Ce soir je chasse mes angoisses d'éternel velléitaire, j'ose agir. Depuis des mois tout n'était que prétextes, pour justifier le report de cette évidence.

J'accouche donc dans la douleur, et comme toutes les mères j'imagine ma progéniture géniale! La raison me montre plus sagement, un chemin, long, ingrat, avec une seule certitude: la vieillesse sera plus sereine si j'arrive au bout, si je trouve enfin sinon la paix du moins une "solution". L'éloge de la fuite n'est plus ma bible de chevet!

Avant de me décider, j'ai épuisé toutes les formes de "pourquoi?" et de "comment?"... Je débarque donc armé de certitudes, de doutes, mais aussi de questions en suspens. Avant tout il m'appartient d'être authentique, ne pas tricher, avec un hypothétique lecteur tout d'abord, mais aussi avec l'auteur... Ne pas m'auto-persuader que je suis ce que j'aurais voulu être, ou plutôt ce que mon père aurait voulu que je sois!

Adolescent, j'aurais écrit pour être prix Nobel, au midi de mon existence, je rédige simplement un mémoire pour mes proches. Pour le plus proche (moi même), et surtout pour toi Audrey, ma fille. Pour te donner accès, en te dévoilant tes "racines" à cet équilibre qui m'a tant fait défaut. Cette peinture d'une famille, de son cadre de vie et de ses tares, le descriptif des décors de mon enfance, tout cela risque

d'être pesant jusqu'à l'indigestion. Je ne connais pas encore la meilleure façon, d'allumer l'étincelle, qui donnera lumière et vie, à ces pages.

L'ordre simple des chapitres est déjà dans mon esprit, il ne me reste, pour accomplir cette psychanalyse par l'écriture, qu'un travail laborieux: traquer après chaque ligne, le style pompeux, l'imaginaire, le faux. Arriver à cet idéal est, sans doute, une illusion. Mais vouloir en faire sa ligne de conduite, limite les dérapages.

Le 18 septembre.

J'ai relu ces premières lignes, et même eu après hésitation, l'audace de les porter au jugement de Renée. Au petit déjeuner, grisée par le thé, son regard fut assez favorable, ou magnanime, pour ne pas anéantir ma démarche d'écrivillon. Je m'aperçois, à la relecture, que certains mots reviennent. Le dictionnaire des synonymes permettrait d'éviter les répétitions, mais isoler des éléments récurrents est important, ces quelques phrases révèlent ma préoccupation du "jugement" d'autrui et du "courage" ou plutôt de l'absence de courage. Je corrige donc uniquement les lourdeurs, voulant rester fidèle à mon désir de transparence. Mais quelle gageure, nous sommes des émotions, et la transcription au monde de nos sentiments, par l'écrit, est asservie à la maîtrise du vocabulaire et du style.

Nous devenons des interprètes...Et l'aube du vocabulaire et de la grammaire est aussi le crépuscule de la sincérité. Comment exprimer des nuances infimes au travers de ces filtres?

De toute façon, il y a trop de “vouloir”, trop de “paraître” dans les actions humaines pour espérer la sincérité, un texte de Nietzsche me revient en mémoire: «Dans tout ce qu'un homme laisse entrevoir de lui même, nous sommes fondés à nous demander que cherche-t-il à cacher? Que veut-il dérober à nos regards? Quel préjugé espère-t-il éveiller en nous? Et puis encore: jusqu'où va le raffinement de ce déguisement? Quelle erreur commet-il en se déguisant de la sorte?».

Nous ignorons absolument ces zones inconnues de notre personnalité, et innocemment, nous poursuivons plus loin cette éternelle tricherie! Par bonheur, l'âge venant, elle s'amenuise, et la sagesse est sans doute quand les fleuves du “vouloir” et du “pouvoir” mélangent leurs eaux.

Je dois vraiment être pressé de passer ce confluent... Alors je vais me retourner, car mon ombre au fond de la caverne me semble fausse. Face à la lumière quelle sera ma réaction? Serai-je vraiment aveuglé, ou juste éclairé? Serai-je meilleur pour affronter l'épreuve qui nous attend tous, qui nous effraie, mais qui est aussi le moteur de toutes nos velléités!

L'enfance...

Comme un bonheur fugitif, figé entre deux
immenses douleurs, la naissance et
l'adolescence... L'enfance, le creuset de
tout... la source des scories et des émaux!

Toute une période de notre vie est inconsciente, et la narration que nous effectuons de notre petite enfance n'est souvent qu'un commentaire des photos entrevues dans l'album familial, additionné des histoires colportées par la famille. Je me plonge donc à reculons dans cette zone d'ombre absolue, avec comme plus anciens souvenirs des événements datant de l'école maternelle... Avant c'est le domaine des suppositions et de la psychanalyse.

S'il me fallait tracer une frontière, entre le virtuel et le réel des souvenirs, je la délimiterai à ce premier "cliché" accroché à ma mémoire qui est, j'en suis certain, l'arrivée de mon oncle Gilbert en permission. C'était la guerre d'Algérie, ma grand-mère est venue me chercher à la maternelle, il était en tenue militaire, nous sommes j'imagine, en mille neuf cent cinquante-cinq.

Pourquoi, justement, ce souvenir? Il faisait beau, ce devait être au printemps, je revois mon oncle en jeune homme très mince, si loin du retraité actuel, nous montrant des photos, nous parlant d'embuscades, de

Jeep mitraillée et de copains morts en tête de colonne... Sans doute est-ce dans le mélange de guerre, d'uniforme, d'Afrique et d'après-midi scolaire interrompu que cette image est restée particulièrement incrustée sur la plaque sensible du cerveau... Tout avait pourtant débuté, quelques années avant!

En plein milieu du siècle, en plein milieu de l'année, j'ai surgi dans l'univers de mes trop jeunes parents. Tous les témoins de cette époque sont si loin de moi à présent qu'ils sont presque effacés de mon esprit... mais qu'ont-ils ressenti en m'apercevant vers les dix-sept heures par ce chaud dimanche du vingt-cinq juin mille neuf cent cinquante?

Certains savaient que le temps était compté, il y avait dans ce groupe tous mes arrières grands-parents Benoît et Marie Gerbod du côté grand-mère paternelle, Mélanie Guillani du côté grand-mère maternelle, elle était vivante mais je n'ai jamais connu mon arrière grand mère Fara... Ma grand mère semblait ne pas apprécier la famille de son mari, la réciproque était sans doute aussi établie.

Il y avait aussi les grands-parents, qui prennent, à la naissance du premier des petits enfants, conscience du temps écoulé. Soudain le mot vieillesse n'est plus un présage lointain, mais une réalité bien évidente.

Ma mère était fille unique, elle avait vingt ans et ses parents Marc et Suzanne Pétot environ quarante-cinq ans. Mon père avait dix-neuf ans et il était militaire ce jour là... c'est de son côté, plus aisé financièrement,

que mes parents avaient élu domicile. Ils logeaient dans cette grande maison bourgeoise, qui existe encore aujourd'hui, fief du clan Fara depuis bientôt un siècle. Presque plus aucun des acteurs de cette journée ne meuble la scène... ma grand mère est à l'hospice et seule ma mère est encore sur place. Le dernier témoin n'est pas objectif et les bonnes ou fausses raisons du fiasco qui suivi dépassent déjà de loin sa capacité d'analyse. Il me faudra des pages pour avancer dans ma démonstration, mais je suis intimement persuadé que ce dimanche après midi là n'enthousiasmait personne. Le mariage récent de mes parents était une cicatrice trop fraîche pour les deux familles, et ma venue soulignait ce mariage non désiré. J'ai résisté paraît-il à tous les traitements de l'époque, tout enfant ma mère me rappelait que même la moto sur les pavés n'avait pas réussi à me faire "descendre"... Comment, avec une telle volonté prénatale de vivre, peut-on des années plus tard songer à interrompre volontairement le cours du temps?

Dans les premiers instants de la vie, nous n'imaginons absolument pas la suite des années qui vont assez vite s'écouler. Bien sûr, il faudra choisir quelques aiguillages. Ce semblant de liberté nous abuse tout au long du voyage. Mais l'animal est encore en nous et nous nous dressons inévitablement sur nos pattes postérieures, pour affronter le monde en prédateur. Avec comme souci unique la survie de

l'espèce, alors nous nous accouplons, pour mille faux prétextes... excepté nous perpétuer, et le plaisir de la copulation n'est qu'un moteur du processus.

Et je suis arrivé pour cette raison, résultat d'une simple pulsion sexuelle. La famille qui m'accueillait ce jour là, portait dans ses gènes, depuis le fond des âges, ses tares et ses acquis. Je n'étais que le dernier pointillé, indissociable des autres! Le premier combat de la vie, celui que mènent les oisillons dans le nid trop petit pour la couvée, j'allais le gagner sans avoir à lutter. Sans savoir non plus, ni moi ni mes parents, l'incidence de cet "accident" sur nos vies, car tout en découle... j'en ai l'intime conviction.

Alors que ma mère était juste enceinte, ma grand-mère paternelle accouchait à quarante ans d'une petite fille. Ce fût la "petite Monique", éternellement petite puisqu'elle ne vécut guère. Victime d'une malformation cardiaque, la maladie bleue, elle s'envola au ciel un beau jour de mille neuf cent cinquante et un! Tout au long de ma petite enfance, cette légende des anges emmenant sa fille au ciel, était le leitmotiv de ma grand mère. La maladie bleue m'apparaissait à la fois injuste, mais également curieuse par l'aspect du "bleu", (bien avant les schtroumpfs), mais aussi opportune car toute cette affection refoulée j'allais la récolter... plutôt en être victime!

Les infimes détails qui font basculer, ou décider, une action échappent toujours à l'analyse. Alors, est ce

bien la peine de chercher à savoir, pourquoi mes parents firent cadeau de leur fils à cette grand-mère qui venait de perdre sa fille? Comme toujours le hasard a joué, j'imagine qu'une situation de garderie provisoire s'est transformée en un antidépresseur définitif. Elle tenait à être appelé maman-mémée... sa frustration maternelle était évidente. J'ai contracté ce néologisme en "Maëe", et ce surnom lui est toujours resté.

J'ai donc à un an, changé de maman...C'est à la fois amusant à écrire et aussi pénible, car je reconstruis d'une manière théâtrale ces épisodes absents de ma mémoire consciente. J'imagine alors le soixante-quatre de la grande rue à Sainte Foy les Lyon, avec tous ces acteurs.

J'étais si petit, comment aurais-je pu persuader mes parents qu'il fallait me garder, m'aimer et construire ensemble une famille. Trente ans plus tard, j'ai reproduit la même chose. Pouvait-il en être autrement?

La maison était vaste, trois étages bourgeois avec des combles qui enchanteront mon enfance. Mon grand-père et son beau-père avaient entassé en ce lieu les restes d'une entreprise de passementerie qui ne survécu pas à la crise des années trente... des bobines de fils dorés et argentés des kilomètres de galons et tissus propices aux déguisements, me permirent d'intéresser les copains du voisinage et surtout de meubler ma solitude d'enfant. Mon frère est né quand

j'avais quatorze ans, et mon cousin Alain doit avoir douze années de différence avec moi... J'ai donc vécu en solitaire, presque en fils unique, et surtout traité en "huitième merveille du monde", derrière les hauts murs de cette propriété bourgeoise.

Le 9 octobre, 23 heures.

Je m'aperçois que je ne pourrai pas aller au bout d'un ouvrage "construit", mon esprit est sans doute trop morcelé pour accepter de se plier à une synthèse. Alors pour avancer tout de même, je rédige un simple journal... en trois pages j'ai exploré les limites de ma volonté! Mais n'était ce pas le but recherché? Un journal intime fera l'affaire, même si je ne suis pas Pavèse. Ce genre littéraire au demeurant féminin traduit déjà une ambivalence latente.

Peindre le cadre de mon enfance, revêt une importance particulière, car je suis persuadé que nous structurons nos caractères au contact des "autres", mais aussi de notre cadre de vie. Mon dernier texte esquissait ce domaine lointain, où je jouais dans le jardin familial. Et ce dernier mot, définit dans mon esprit, une atmosphère bien particulière, car la famille a toujours navigué, aux frontières du clan et de la tribu.

La maison datait de la fin du dix-neuvième siècle et était à l'époque propriété de mes arrières grands-parents qui dans les années vingt avaient

investi dans cette bâtisse le produit de la vente d'un bar à Saint Chamond. Autoritaire et pas très courageux, l'arrière grand père avait vite compris qu'un chantage au logement lui assurerait, sa très longue vie durant, une confortable rente... Quand mon grand-père Fara accepta la donation assortie d'une telle obligation, il ne se doutait sans doute pas que ses beaux parents grignoteraient le siècle à en devenir presque centenaires. Les générations se sont ainsi succédé sur ce schéma parasitaire avec mon frère pour dernier représentant.

Les étages étaient vastes, je les ai récemment mesurés pour environ deux cents mètres carrés. En mille neuf cent cinquante, mes parents alors jeunes mariés, vivaient au second,. ils partageaient leur pallier avec un étrange locataire: Monsieur Bouvier. Il ne venait que rarement, entre des séjours en maison de repos ou hôpital psychiatrique. Ses deux pièces restaient toujours fermées et lui servaient plus de garde meuble que de logement. Je me souviens, tout enfant quant au fond du jardin sa silhouette, qui n'a laissé aucune empreinte dans ma mémoire, apparaissait! Ma grand mère s'écriait « C'est Bouvier! »... Il a disparu de mon univers comme évaporé, sans doute emporté par une folie qui précéda sa mort, nous avons vidé son logement encombré de moteurs et d'outils, il avait parait-il été très bon mécano, peut être même inventeur, en tout cas mystérieux pour mon enfance.

Il avait même, semble-t-il “abordé” ma grand-mère... qui était assez mignonne il y a cinquante ans!

Nous ne voyons les humains qu’au présent et nous oublions que ses vieux, délabrés et grabataires, furent autrefois des enfants, des adolescents à fière allure, courtisés et désirés,...mais il y a si longtemps! Voir la vérité crûment en face, dépouillée de tout optimisme, n’est pas toujours rassurant, alors fermer les yeux reste un efficace système de protection.

Je n’ai enregistré aucun souvenir des quatre pièces occupées par mes parents. Juste une image de l’atelier où mon père bricolait. Un réduit de la taille d’un placard qui, à l’adolescence, me servira quelque temps de chambre. C’est aujourd’hui la salle de bain de ma mère qui, depuis 45 ans, traverse le même corridor pour aller de sa chambre à sa cuisine. Alors, bien sûr tous les coins et recoins sont bourrés de souvenirs latents, inscrits dans son inconscient comme un patrimoine génétique. Des sapins de Noël, des crèches et des anniversaires, des raclées aussi, que le père distribuait sans sourciller. Piaf chantait “mon légionnaire” et ma mère semblait vibrer pour ce type d’homme... qui savait se faire respecter me répète-t-elle souvent! Ce fût sa vie, et cette époque qui se termine, ne peut être réécrite. Elle distille ses souvenirs entre ces murs en ne réfléchissant pas trop, pour ne pas avoir de regrets.

Au premier étage, orné plus tard d’un balcon logeaient mes grands-parents, sur les sept pièces,

toutes n'étaient pas occupées car le chauffage central n'étant pas installé, nous vivions sur les modes ancestraux du regroupement dans la même pièce.

Ma grand-mère avait eu en plus de la petite, et défunte Monique, deux fils dont mon père était l'aîné. Son frère Gilbert avait dix-huit ans et donc une chambre individuelle. Quant à moi j'ai dormi jusqu'à 8 ans dans un petit lit à côté de celui de mes grands-parents. Les souvenirs, si difficiles à réveiller, se bousculent soudain dans mon esprit. En dehors de toute datation, il existe un tout petit lit bleu qui ne peut m'avoir contenu au-delà de cinq ans, un lit en ferrailles tubulaires de couleur marron, et puis cette rangée de placards muraux face à moi avec une dizaine de portes, cachant des secrets. Elles se reflétaient dans l'immense glace de la penderie Henri II. Toute la maison était d'ailleurs meublée en Henri II... je ne supporte absolument plus ce style! Dans des pièces hautes de plafond et trop vastes, ces meubles surchargés de moulures, décorés de faisans et perdreaux m'angoissaient. Je me remémore, dans notre chambre, la lumière rougeoyante du feu dans la salamandre, une sorte de poêle en faïence muni d'une porte à vitraux. Elle éclaire encore, quarante ans après, des diabolotins qui surgissent dans les soubassements de ce mobilier. Mon grand-père ronfle. Comme chaque nuit, j'urinerai dans mes draps et je me glisserai entre les deux couvertures supérieures, pour continuer cette nuit, dans l'attente

d'être "grondé" au petit matin. Je ne suis plus un bébé, j'ai six ans, peut-être sept!

Le 11 octobre, 23 heures.

Décidément, le mode du journal simplifie énormément mon travail. Est-ce d'ailleurs bien positif? Car la facilité est un outil asservi à nos systèmes de défense, elle sert à nous échapper... l'éloge de la facilité, c'est aussi l'éloge de la fuite...

Afin d'éviter cet écueil, je reviendrai sans cesse au fil directeur de mon existence, pour être à l'abri des dérapages. Le découpage des périodes fortes d'une vie est malaisé à définir. J'ai vaguement l'intuition que la décennie, donne une échelle assez exacte des modifications individuelles. Elle présente, dans mon cas, une certaine adéquation avec les grands tournants de ma vie! L'enfance jusqu'à dix ans, l'adolescence ensuite, mariage à vingt ans, ma fille à trente ans et le divorce à quarante...je suis une fonction, somme toute assez linéaire!

Un découpage, et cette volonté de rigueur analysée démontrent mon inaptitude à l'art, du moins tel que je le conçois... Adolescent, j'ai déjà ressenti cela face à la peinture. Entre le bourdonnement du "créatif" et l'oeuvre naturellement canalisée de l'artiste, il existe un fossé infranchissable.

Une méthodologie instinctive est issue de l'habitude, elle s'acquiert tout au début de la vie, elle devient le

caractère. Mon enfance n'étant pas un modèle de construction rationnelle, je dois pallier cette lacune, par l'analyse et la logique. Une telle démarche manque de naturel et ne donne qu'une stabilité "artificielle". Je suis tel ces échafaudages de bambou, sans cesse rafistolés, agrandis et consolidés au jour le jour, avec les moyens du bord. Ils présentent toujours un manque de protections, et une précarité de la structure, qui ne pourra supporter le moindre cyclone. Cette métaphore colle assez bien à mon psychisme. Durant tout le chantier de cette construction, qui fut ma jeunesse, les ordres furent sans cohérence, hurlés ou susurrés, j'étais un enjeu de pouvoir entre mon père et sa mère!

Ma famille fut machiavélique sans le savoir, mais tous les égoïstes ne le sont-ils pas? L'égoïsme quand il s'accouple à l'intelligence est très efficace, mais aussi terriblement destructeur pour l'entourage. L'égoïste intelligent n'épargne que sa zone de survie, il fabrique son monde avec des marionnettes qu'il casse au grès de ses névroses et caprices. Le fin du fin étant de rendre l'esclave dépendant du maître... Quand l'animal de zoo, captif, mais leurré par des pseudos conditions naturelles, s'accouple et donne naissance à un animal de captivité! Leurrer l'adversaire, pour qu'il nous offre ce que nous désirions lui imposer, voilà l'ultime stratégie. Nous appliquons, inconsciemment, ce système à notre progéniture, et tu es aussi, piégée dans le filet, ma

filles. Seul le piègeur, donne la mesure du bon, et du mauvais, dans le résultat, qui lie les générations.

Si j'écris ces lignes aujourd'hui, c'est pour avoir échappé à ce piège, juste assez pour n'être pas à l'identique de cette famille. Même si je découvre, en replongeant dans cette enfance, qu'ils m'ont construit, jour après jour, seconde après seconde, à leur image et que j'échappe à peu de choses, ma chance fut une absence de rigueur dans l'ouvrage. Il faut un minimum de prévisions pour obtenir un résultat, le brouillon engendre le hasard...qui ne fait pas toujours bien les choses!

Je n'arrive pas, à me replonger dans la mise en place du décor de mes jeunes années, il faudra pourtant y consacrer des pages, même si cela est fastidieux. En visitant l'épave du Titanic, la caméra découvre, pont après pont, cabine après cabine, des souvenirs que l'on croyait perdus sous cinq kilomètres d'océan. En naviguant dans les étages supérieurs de la maison, j'ai redonné vie à des détails, des objets. L'écran vide de souvenirs, s'est peuplé soudain d'acteurs rajeunis, ou ressuscités. Je suis perturbé mais aussi satisfait, une partie du but recherché sera sans doute au rendez-vous du mot FIN!

Appréhender, un tant soit peu, les mécanismes de mon psychisme, sera déjà satisfaisant. Mais le but idéal est inaccessible comme un rêve! Il est né d'une constatation: la structure des végétaux n'est pas le fruit du hasard. Il semblerait, que des nervures des

feuilles à l'agencement des branches par rapport au tronc, tout est organisé pour l'équilibre et la stabilité du sujet. Un parallèle entre les constructions végétales et les structures psychologiques existe sans doute. En cherchant une logique aux structures complexes du caractère, je suis obligé d'admettre qu'elles correspondent aux ensembles chaotiques, qui fascinent les matheux.

Le 17 octobre, 20 heures.

J'avance de nouveau dans le passé! Au rez-de-chaussée, vivaient en mil neuf cent cinquante mes arrière-grands-parents. Marie Pichon était née en mil huit cents soixante-quatorze à Izieux, dans la Loire, elle avait épousé Antoine Gerbod, d'un an son cadet. Ils n'eurent qu'une fille, ma grand-mère, Marie-Ennemonde Antoinette née à Saint-Chamond, le quatre juin mil neuf cent six. Le berceau familial est d'ailleurs plus situé dans la Loire que dans le Rhône, puisque mon grand-père Fara a grandi dans la ferme familiale située à La Valla en Gier.

Cette description méthodique n'est pas mon enfance, mais plutôt mon patrimoine. Je pourrais ainsi remonter plus avant le dix-neuvième siècle, voire le dix-huitième, pour retrouver traces de mes ancêtres. Ce serait sans doute intéressant, car nous sommes comme ces châteaux aux multiples datations, le spectateur béotien ne juge que l'aspect "final", mais

sous les dalles, à la base il y a les fondations! La forteresse du XIIIème, le donjon carré du XIème, et plus anciennes encore, les traces de pieux de la palissade de bois érigée sur un oppidum romain... peut être même un lieu sacré celte! Le temps ne produit aucune nouveauté, il n'est que le vecteur de l'évolution. Et rien n'a de sens, sorti du contexte de l'histoire.

Pourtant je n'ai pas recherché, généalogiquement plus loin, mes origines... Sans doute pour préserver l'image du hameau, aujourd'hui disparu, de La Fare. Quelques masures isolées sur les contreforts du Pilat, au-dessus de La Valla en Gier. Tout même, mon grand-père Fara, réel paysan avant la guerre de mil neuf cent quatorze, me racontait que nos aïeux avaient au XVIIIème siècle migré depuis l'Espagne pour se fixer en ce lieu! Vrai ou faux? La Fare pour les Fara ou l'inverse? Le rêve est suffisant, et il ne supporte pas d'enquête... Et même si je sais qu'il existe bien d'autres La Fare en France, sans pour autant de Fara, je crois en ce mythe au point de me sentir l'âme ibère lors de mes nombreux séjours espagnols!

En datant précisément les personnages de ma famille, je découvre qu'ils n'étaient pas si vieux mes arrière-grands-parents Gerbod. Dans leur rez-de-chaussée, ils tenaient encore les commandes familiales. Cela je m'en souviens assez bien, d'autant que l'Antoine faisait régner l'ordre en tapant avec sa canne...sur le

sol, mais aussi sur les gamins... La dictature fut le système érigé de tout temps pour diriger la maisonnée. Un dirigisme qui suppose des alliances, des intrigues et des complots, avec des dominants et des dominés. En mil neuf cent cinquante, mon père était l'allié indéfectible de sa grand-mère. Celle ci l'avait gardé, à la campagne, pendant les cinq années de guerre. Jusqu'aux années soixante, environ, nous faisions régulièrement le pèlerinage à Aveize, petit village des Monts du Lyonnais, où le grand-père Fara avait abrité sa "smala" durant ces années. A quel prix? Marché noir, Pétain, Collaboration... Ces bribes d'engueulades entre lui et mon père n'entachent pas l'estime que je lui porte. Il est, avec mon oncle Gilbert, le rare rescapé, de la moulinette du temps et du jugement! Les autres, ma grand-mère adoptive, mon père, ma mère... tous les autres, ils ne peuvent être acquittés. Ils eurent, et ont toujours pour les survivants, ce comportement intrigant et manipulateur, le bien et le mal étant toujours en adéquation avec un désir primaire.

Serais-je toujours intimement convaincu de ce fait, à la fin de ces pages? Pour "lui" j'en suis persuadé... même si Renée se transforme parfois en avocate. Elle défend mon père, comme elle défendrait sans doute tous les pères, ayant eu à pardonner au sien pour se construire une personnalité.

Dans mon cheminement, le contraste entre mes ressentiments et les paysages de mon enfance,

m'interpelle beaucoup. Le soleil du jour de ma naissance, baigne aussi toutes les images de la maison. Le grand jardin qui à l'époque donnait à la propriété, et particulièrement au rez-de-chaussée, tout son charme, reste dans mon souvenir, assez proche de l'éden!

Aujourd'hui, les trois pièces habitées par mon frère, sont en contrebas de la route qui en mil neuf cents soixante-seize, anéantit par expropriation, le monde de mes jeux... ce plain-pied là, n'a aucun rapport avec celui qui donnait sur des abricotiers, des pruniers, des poiriers, des cerisiers, mais aussi des arbres aussi magiques qu'un cognassier du japon dont les fleurs roses peuplent encore ma rétine. Au centre un petit pré, pour l'herbe des lapins, où mon grand-père me montra le geste du faucheur transmis dans sa famille depuis des générations...je ne passerai le témoin à personne, la chaîne est brisée. Une pièce d'eau, piscine improvisée ou boutasse à canard selon les époques, un poulailler, un pigeonnier, une grange avec de la paille...le paradis. Ce n'était pas très grand, environ cent mètres de côté, mais suffisamment vaste pour posséder des noms de lieux... Il y avait "le banc" entouré de son bosquet de buis, "le lilas blanc" et "le lilas mauve", l'allée, et tout au fond, à la limite des hauts murs de pisé, limitant mon monde de celui du village... la "porte grise", même une fois repeinte en verte elle conserva ce qualificatif. Je la revois, surmontée de la croix qui trône aujourd'hui, comme

un vestige, à l'arrêt du bus, qui stationne sans le savoir au milieu du potager de mon grand-père!

J'ai grandi dans ce décor, enfant surprotégé, et entouré de toutes les apparences matérielles du bonheur... Et pourtant il ne fut pas au rendez-vous!

Le 20 octobre, 12 heures.

Il fait doux, les arbres virent du vert au jaune, je profite de cet automne encore incertain pour écrire à une terrasse de restaurant. Le monde des bars a toujours été pour moi un creuset, à la fois fertile et sécurisant. Je retrouve dans ces endroits des moments d'enfance... Les soirées passées entre mes parents et mes grands-parents maternels. Nous nous retrouvions de temps en temps, et ces visites commençaient inmanquablement dans un café, aux alentours de la place de Trion, pour se continuer tard dans la soirée jusqu'à la fermeture du dernier bistrot de Saint-Just, encore ouvert! Mon regard d'enfant de quatre, cinq ans n'était pas du tout critique, je trouvais même ces soirées agréables, mon père et le grand-père rivalisaient de vantardises, mais je croyais fermement à leur personnage théâtral...J'étais donc somme toute assez fier, d'avoir un papa et un pépé plus intelligents que toutes leurs connaissances, "fiers à bras" redoutés des patrons... avec eux, c'était certain, je ne craignais rien! Le père était un inconditionnel du beaujolais...le grand-père du bourgogne, aucun ne persuadait jamais

l'autre, et nous rentrions à Sainte-Foy, parfois en chantant pour le père, par Debrousse et le fort de Saint-Irénée. Nous rations chaque fois le bus numéro vingt-neuf et ces quatre kilomètres étaient le prix à payer, le souvenir d'un petit cavalier chevauchant les épaules paternelles, à demi endormi, est encore dans ma mémoire.

Les bars, c'est aussi des souvenirs plus récents, d'amis disparus en montagne, qui cultivaient le même goût pour les lieux publics, les cafés, n'importe quel endroit bruyant... Juste pour calmer l'angoisse de la nuit qui arrive, porteuse d'une petite mort quand le sommeil nous impose la trêve!

Le 22 octobre, 23 heures.

La peinture des paysages de mes premières années est terminée, il ne manque que les personnages ayant participé au scénario. Je réalise au fil des pages, que le mode du journal se prête mal à un plan. Il permet par contre, et j'en abuse, toutes les digressions possibles. Je peux ainsi livrer quelques confidences, qui trouveraient difficilement une place, dans un ouvrage rigide! J'accouche donc d'un genre nouveau, entre la biographie et le journal intime... J'analyse mal le résultat final, car je dois sans cesse opter entre le cap à maintenir et l'idée à creuser, puisque chaque mot, chaque souvenir, sont des robinets intarissables propices à de multiples dérapages.

Qui étaient-ils vraiment? La perception que je garde est-elle fidèle à la réalité? Je ne peux que décrire d'une manière intimiste, l'image qu'ils ont fixée dans ma mémoire. La pellicule de mon cerveau est impressionnée par les rôles qu'ils eurent à jouer... Mais ce n'était pas du théâtre et personne n'a quitté la scène à l'acte IV, pour rejoindre en coulisse une vie réelle! Ce reflet du passé est à jamais ma photo de famille. Le temps n'ayant qu'un sens de fuite, je ne peux espérer la refaire sous un autre angle... je ne peux que l'apprivoiser!

Le 23 octobre, 12 heures.

Décidément, cet automne ne cesse de m'étonner, il s'éternise en parodie de printemps. Je fais donc de même en terrasse, cherchant entre l'or et la mousse d'une pression, un semblant d'inspiration qui semble répondre aujourd'hui aux abonnés absents!

Je peux toujours me poser une question: En quoi ai-je progressé? Première constatation, mes dix premières années d'existence, furent très heureuses sur le plan matériel. Je n'ai guère de souvenirs douloureux à extirper, et cette vie d'enfant gâté aurait tendance à ne pas coller à ces souvenirs d'adolescent névrosé, puis d'adulte naviguant aux limites de la psychose... L'argent, les pâtisseries, les jouets ne suffisent donc pas pour construire une personnalité. Il faut aussi y associer une logique du comportement, ne pas

prononcer oui et non, blanc et noir, dans une même phrase sur un ton égal! Première tâche donc: Traquer ces incohérences, qui derrière tout ce confort matériel empêchèrent un enfant de se structurer... Mais également, dans leurs excès lui permirent d'échapper à la vraie folie!

Quand ma grand-mère me prit en pension définitive pour soulager mes parents, j'étais censé remplacer une petite fille. Les vieilles photos sépia du "petit Bruno" sont d'ailleurs ambivalentes, et cette longue chevelure blonde et bouclée devait persuader la "Maëe" qu'une petite fille hantait toujours cette chambre d'où sa petite Monique avait disparu! J'ai eu beaucoup de poupées, de dînettes et souvent joué à la marchande. Bien sûr je réclamaï ces jouets, mais ces désirs étaient largement suggérés à mon inconscient! Je sais même parfaitement tricoter...

Si j'avais été vraiment abandonné par mes parents, nul doute qu'une vague homosexualité, latente et refoulée en moi, se serait pleinement épanouie! J'ai d'ailleurs, entre trente et quarante ans, fréquenté des amis homos. Tout en ayant conscience de mon entière hétérosexualité, j'ai senti à cette époque, une frontière fragile et "passoire", entre mes tendances! Il faut dire aussi que ce milieu, quand il ne tourne pas à la caricature des "folles", est très attachant. Des hommes cultivés, plus sensibles que la moyenne, m'attiraient intellectuellement...

Ce n'est pas un hasard si les artistes et les écrivains génèrent massivement le milieu. Doit-on en déduire, que la sensibilité est exclusivement féminine, et la créativité est dimensionnée par nos névroses?

Mais l'abandon n'a pas été total, mon père n'ayant jamais assumé pleinement ses actes, les bons comme les mauvais. Il surgissait donc régulièrement dans mon éducation, vociférant des menaces de reprise en main si je n'enfilais pas le costume de cow-boy du dernier Noël, afin de dégainer mon colt plus vite que lui... Redoutable tueur de bisons et surtout grand consommateur de pastis, à défaut de whisky! Même sous l'emprise de l'alcool, ces démarches velléitaires eurent au moins le mérite de servir d'antidote. Ces remises en question de son abandon du rôle de père, étaient assez fréquentes et surtout tardives, car il lui fallait le temps de ruminer sa culpabilité, au "long cours" des nombreux bars du village. Sa paye s'y transformait, miracle de l'alchimiste Ricard, en or jaune additionné de cinq volumes d'eau...

Ma grand-mère craignait beaucoup les colères de son fils, et bien avant d'avoir à affronter toute la famille, elle peaufinait avec lui la ruse comportementale, donnant d'une main, reprenant de l'autre, se faisant plaindre pour mieux agresser ensuite!

Le 27 octobre, 0 heures 30.

En parcourant mes premières pages, je leur découvre un manque d'âme. Je me suis bombardé écrivain mais je n'en ai aucunement le titre!

Puisque ces pages te sont destinées ma fille, il conviendrait peut être, pour leur donner un soupçon d'énergie de les bâtir sur le mode de la lettre, je t'évitais ainsi l'ennui et peut-être éveillerais-je ton intérêt. Mon but premier étant de te parler de moi, ton père, il ne se conçoit pas sans te parler à toi... Toi qui es la suite de moi même, le etc., les pointillés de la phrase en suspens. Toi à qui je raconte les pièges du chemin. Tu auras un jour la sensation de ce sentier tranquillement cheminé au rythme du hasard. Il devient une évidence et au sommet de la montagne, nous concevons mieux le tracé à présent descendant et nous oublions doucement... Je ne me souviens plus, du vent dans les cheveux de l'enfance, du goût des rires de l'adolescence, car mes sensations sont au présent, même si elles prennent en compte toute la longue marche, il y a de toute façon cette fatigue qui s'apparente à la sagesse. Et tout me porte à être efficace, par souci d'économie, mais aussi par une certaine vulnérabilité. Alors je transforme en amour pour toi, mais aussi pour d'autres, mon égoïsme naturel pour survivre!

Le 8 novembre, 12 heures 30.

Les chrysanthèmes se fanent doucement. Bientôt, des pots ornés d'une branche sèche orneront les dalles des cimetières. Les graviers blancs, bien ratissés et désherbés par les vivants, resteront la seule trace de cette pensée d'un jour... Nostalgie du temps vécu avec d'autres!

Je n'ai pas participé à cet élan collectif pour le morbide. Mais aujourd'hui un soleil superbe doublant un froid polaire, me remémore les Toussaints de mon enfance.

Nous n'avions pas trop le culte des morts, mais la famille ne pouvait échapper à la tradition populaire. Le premier novembre était donc axé autour d'un repas "rituel" chez mes parents, en compagnie des tantes Pétot. Bien que parisiennes, elles disposaient à Lyon, au bas de la rue des Maccabées, d'un minuscule studio servant uniquement à cette occasion. Elles profitaient du séjour pour rencontrer mon grand-père (leur frère), fleurir la tombe familiale à Loyasse, et participaient à ce déjeuner chez leur seule descendante, ma mère... Cet investissement annuel d'un repas, à donc valu à mes parents le confortable magot, maison de Saône et Loire comprise, laissé à leur mort par Louise et Marie Pétot! C'étaient des vieilles filles autoritaires et revêches (surtout "la Marie"), qui détestaient les enfants et le monde en général, avec un plus de mépris pour leur frère et le mari de leur nièce, en l'occurrence mon père. Hautaines et cultivées, assez bonne artiste peintre

(Marie exposa même à Paris), elles ne supportèrent jamais leurs discours syndico-populiste donc anti-bourgeois... Les deux compères n'étaient pas à une contradiction près, même s'ils reniaient ainsi leurs propres origines, et pour mon père la source du relatif confort dont il bénéficiait... Cette attitude commune était sans doute le lien entre les deux hommes, la querelle Beaujolais contre Bourgogne ne devenant qu'un vague prétexte, à recommencer sans cesse la comparaison, pour lever son verre en chantant l'internationale ou les bourgeois de Brel! Refaire le monde à deux, accoudé à un comptoir, en cherchant à épater l'autre, était finalement un sport à risque, puisque tous deux en ont payé le prix!

Chaque premier novembre des années de mon enfance fut donc consacré à tenter d'imiter une famille traditionnelle. Dans un autre registre, le repas du dimanche à midi, auquel je devais impérativement assister, fit aussi grandement parti de cette parodie... Et tant pis s'il commençait à treize heures trente, retardé par le pastis-tiercé du père... Et dommage si la mère se ramassait le poulet trop cuit par la tête... Toute la famille croyait, et croit toujours, que les apparences peuvent masquer l'incohérence!

Entre les bouchées à la reine, un « tu es plus con que ta mère! », les quenelles, un « tu nous fais chier t'as qu'a redescendre chez ta Maëe! », le gâteau de foie de volaille, un « mais qu'est ce que je fous avec une conne comme ca! », les oeufs à la neige, et un « vous

me faites chier! »...Tout est résumé! Je capte peu d'images réelles, mais plutôt des sensations, développant des scènettes "virtuelles", ne s'étant peut être pas déroulées. Mais l'imaginaire ne construit que l'imaginable, et ma fiction colle sans doute d'assez près à mon vécu.

Souvenirs de Toussaints...Il me semble encore caresser des yeux cette hypocrisie familiale, ces discussions stériles où le père vantard m'épatait encore, tout en commençant à éveiller en moi cette méfiance qui aiguiserait plus tard mon jugement. Alors l'art de découper le poulet, de déboucher les bouteilles à l'aide de ce tire-bouchon spécial, à deux lames de ressort, que je n'ai jamais retrouvé ailleurs, l'art de pérorer, perdrait de sa splendeur. Et sur le chemin du cimetière, en remontant la rue de Neyrard, je cultivais déjà ma rancoeur du paraître. Dans le froid sec et brumeux des fins d'après-midi d'automne Lyonnais, j'apprenais que la mort existe, mais aussi la bêtise et je m'entraînais à ne pas trop m'ennuyer!

A la Toussaint, comme dans toutes les fêtes populaires, l'humanité se montre un peu plus nue, un peu plus naturelle dans ses défauts, ses tares et aussi ses qualités. Penser à ceux qui ont déjà traversé le miroir, ne sert qu'à calmer notre propre malaise... Le culte, le rituel festif, est dirigé par les vivants, et les fleurs offertes sont celles jugées belles, et en réalité le moteur de l'action est toujours l'égoïsme. En pensant aux disparus, nous exprimons la crainte de

notre propre métamorphose... Et cette peur n'effraie plus les oubliés du temps. Le "passage" voilà la source de toutes les angoisses!

La matière qui nous compose est indestructible, mais la mort est avant tout la destruction des liens entre ces infimes particules... Concernant le mystère de la vie, une théorie de structures dissipatives entre des niveaux d'organisation, me semble une réponse "sage"! Mais ceux, qui puisent la quiétude, dans un monde au-delà du miroir, ne risque après tout aucune déception!

13 novembre, 12 heures 30

Bientôt je ne bénéficierai plus de cette solitude qui m'a permis de commencer ces lignes. Renée, absente depuis deux mois va reprendre possession de mon temps, cette matière précieuse que nous ne pouvons dupliquer. Nous devons tout faire avec notre dose... et même en rusant, au détriment du sommeil, nous ne pouvons tout voir, tout connaître, tout sentir et surtout comprendre...

Ce premier chapitre consacré à l'enfance, (la première décennie), a considérablement progressé. Les souvenirs ont posé des questions et même si aucune réponse cartésienne ne jaillira jamais, une meilleure compréhension de ces années se dégage.

Autour de moi, les proches connaissant l'existence de cet essai, j'ai été surpris de l'intérêt de certains, et

particulièrement ma mère dont l'attitude ambiguë m'interpelle. C'est un aspect très complexe, car elle paraît incapable de saisir des situations imbriquées, au premier regard elle semble disposer d'un minimum intellectuel vital... Mon père n'ayant cessé de la traiter d'imbécile, elle semble avoir opté pour un système justifiant les accusations portées... Mais en réalité, je découvre que son immense défaut est l'égoïsme, ne rien comprendre étant une ruse pour toujours agir selon ses désirs. Son comportement face à mon frère et ses petits enfants, est calqué sur celui de sa belle-mère: Calculs, manoeuvres, jeux subtils des intrigues... Elle perpétue la tare de la méthode éducative familiale, où le bien des enfants passe par la satisfaction des adultes. Dans ce système à court terme, il faut fixer le sol au plus près de ses pieds... Car le futur n'est jamais porteur d'espoir! En extrapolant cette méthode à tous les compartiments de l'existence, les adultes qui m'entourèrent furent tous obligés d'avancer "au jour le jour". La notion d'indigestion future était impensable, tant que leurs papilles savouraient le goût du présent! Ils développèrent donc, ma mère également, un égoïsme exceptionnel, ne pouvant être géré que par une intelligence à la mesure... Qui leur manquait, un tant soit peu! Mais je ne pense pas qu'ils étaient réellement sots.

Quand ma mère s'interroge sur le manque d'affection porté à ma grand-mère, elle ne prend en compte que

mon confort matériel (le décor). Je crois qu'elle refuse de saisir mes raisons, pour ne pas remettre en question sa propre attitude. Pour lui faire comprendre, que le don aux autres passe par un partiel oubli de soi, tout particulièrement si "les autres" sont des enfants...Je dispose de mille exemples, tirés de cette enfance, où l'apparence était moelleuse et sucrée, et la réalité amère et suffocante!

Toutes ces petites voitures Norev, qui s'amoncelaient dans une corbeille à jouets, pour avoir clairement exprimé une préférence, entre ma Maëe et ma maman... Je les ressens aujourd'hui comme l'infamante carotte, pendue au bout d'un bâton pour faire avancer l'âne! Et j'ai un peu honte de mes compromissions d'enfant, et j'ai surtout beaucoup de haine pour celle qui menait le jeu... Oui, oui, j'ai souvent dit que ma maman était une mauvaise maman, et mon papa un bon à rien... Et que sans ma Maëe je serais abandonné! Le grenier regorge encore des trophées arrachés à ma dignité...Mais j'ai rapidement compris comment gérer ce délire narcissique d'un adulte.

A six ans ma méthode était déjà rodée... Et ce mauvais classement, je l'ai fait signer par les femmes, à grand renfort de "mamours" intéressés en les menaçant aussi de la redoutable colère paternelle, tout en sachant qu'il l'apprendrait un jour... Celui où je lui ai avoué qu'elles avaient signé pour dissimuler, déviant ainsi l'objet de son irascibilité!

Pour ne pas sombrer, j'ai adopté très tôt et sans le savoir, un système à long terme, une gestion savante du chaos, pour ne pas subir... Et ne pas couler! Cette déviance de calculateur est toujours en moi, solidement étayée par ma tendance paranoïaque.

Le 15 novembre, 22 heures 30.

Après tout, ma conclusion du treize novembre, n'épargne pas ces propres lignes. Cette remarque boucle sur l'aphorisme de Nietzsche cité en exergue. Finalement, cette peinture de mon enfance m'a plutôt épargnée! Par calcul, ou inconsciemment?

Ai-je été un enfant désagréable, peu attachant, pleurnichard, comme le suggère ma mère? Et après tout ma névrose masque, peut être, un complexe de supériorité mal vécu!

J'ai été nourri au bon grain des "grands projets", ma grand-mère voyait en moi un futur chirurgien, ou un ingénieur, voire un architecte... Je ne pouvais donc pas douter, de mon "exceptionnel" quotient intellectuel. Pour ajuster la réalité à ce délire, j'aurai dû grandir dans un milieu critique. Il n'en fût rien! Au C.P, trois mois d'absence pour cause de B.C.G. positif, servirent longtemps d'excuse à tous mes échecs scolaires. Les instituteurs étaient de toute façon "méchants" avec moi, et j'entends encore l'argument, «il a pris ce pauvre petit en grippe», raisonner à la lecture d'un mot du maître, pour me

sauver la mise...Savant ou crétin, ou devais-je me situer? Arriver à écrire ces pages pourrait être un justificatif, mais peut-être avais-je visé plus haut, m'assurant une éternelle insatisfaction.

Je n'étais pas un élève franchement nul, mais je ne me souviens pas de résultats brillants, à l'image de ton cursus scolaire Audrey. Ni cancre, ni premier de la classe, je me rendais à l'école, située à environ cinquante mètres de chez nous, accompagné de ma grand-mère. Son «donne moi la main!», me pétrifiait de honte à chaque sortie. La cohabitation, avec les autres garçons du village, fut vite difficile. Etant capricieux, parce que “cuvé” par ma Maëe, je devins agressif! Je préfère ce terme à bagarreur, car je n'avais aucune technique pugilistique pour jouer des pieds et des poings. Mais la hargne devait déjà être chevillée solidement à mon âme, car à force de querelles, je pris place dans le clan des dominants...

Il m'en coûta trois points de suture au front, cadeau d'un camarade, dont l'uppercut vengeur me fit dégringoler, tête première, la cage d'escalier de l'école! Je me revois passant devant le monument aux morts, le visage en sang, avec monsieur Cendre, le directeur, m'accompagnant chez Lagel le docteur familial. Le pauvre Philippe Puechlong, écopa de la punition suprême: Tourner en rond dans la cours de l'école, pendant un trimestre, à chaque récréation, sans parler, le long d'un cercle matérialisé à la peinture jaune, par des instituteurs un tantinet

“militaires”... Mais après tout le souvenir des camps n’était pas si loin.

Pour ma grand-mère, ce rustre, ce fils de mécréants, avait approché le crime de lèse majesté, et comble des circonstances aggravantes, “ils” habitaient la grande maison... Cette bâtisse immense, sorte de H.L.M. avant l’époque, était située dans la descente sur Oullins. Occupée, à l’époque, par des familles modestes, elle n’existe plus aujourd’hui. Aurait-elle sa place, d’ailleurs, dans ce Sainte Foy de fin de siècle, bourgeois à en être puant? Quand je suis arrivé à fréquenter les gamins de la grande maison, ce fut pour moi, l’assurance d’être devenu un dur à cuir... Par des échanges à perte, entre des petites voitures, des timbres ou au prix fort de l’argent de poche facile, j’ai accumulé les objets interdits: couteaux, lance-pierres etc...

La description de cette enfance pourrait être plus minutieuse, car chaque histoire éveille d’autres souvenirs, qui rebondissant de page en page en fines gouttelettes d’acide, ravivent d’autres instants... Sans doute ai-je omis des pans entiers de ces dix premières années. Sont-ils sans importances, oubliés, peut être dissimulés inconsciemment, ou volontairement? Tu ne le sauras jamais, Audrey, le contact entre deux humains n’est jamais que superficiel... Si proches soient ils l’un de l’autre!

J’accorde quelques lignes, au dernier instant, à mon chien Ralf, qui fut le principal compagnon de ma

solitude. Et pourtant j'allais l'oublier. Il était, soi disant, le petit fils d'un chien-loup croisé avec une louve du parc de la Tête d'or. Enfant, je n'ai pas douté un seul instant de cette affabulation, car à cet âge les adultes détiennent la vérité, et celui qui parle fort... parle vrai! J'admire encore mon père, mais je vais bientôt avoir dix ans, et pour me protéger des adultes je manoeuvre avec froideur.

Je sais que les claques peuvent tomber sans aucune raison, mais aussi ne pas être distribuées quand elles sont méritées... Quand je parle des claques du père, c'est comme quand le pêcheur parle des rivières à saumon du bon vieux temps, ou le montagnard des hivers d'antan, comme il n'y en a plus... Rien à voir, avec les tapes amicales des parents modernes... C'était la baffe, la bonne grosse claque de forgeron, qui vous sonne le crâne même en se protégeant les joues avec les mains... Le plus dur à maîtriser! Car enfant il faut obéir à «baisse tes mains» et être assez rapide pour les relever à temps!

Dans cette famille c'est la guerre, avec une vérité fluctuante, des adultes qui s'engueulent, se tiraillent, s'insultent! Je suis au centre de cet asile et tous me prennent à témoin pour justifier ni plus ni moins que leur bon vouloir! La folie n'est pas loin, mais déjà je reluque les filles, rencontrer les copains devient l'idée directrice. Quand les adultes hurlent et s'agitent frénétiquement, il est si facile de se servir d'eux pour passer inaperçu, mais aussi pour arriver à ses fins!

Les années soixante se terminent, tout le monde est encore vivant, les fruits colorent chaque année les arbres du jardin, l'ambiance paraît bonne enfant. A Hiroshima ils ont dû partir ainsi au travail, ambiance douce des matins d'été... Putain s'ils savaient l'orage qui se prépare sur leur vie!

L'ADOLESCENCE

« Dans la douceur d'un matin de printemps,
la terre tremble détruisant nos cabanes
et nos rêves d'enfant... Mais nous reconstruirons! »

Le 20 novembre, 12 heures 30.

Avoir ainsi terminé la première tranche du gâteau, semble me couper l'appétit... Comme si je n'avais plus rien à écrire, plus rien à racler, dans les placards de la mémoire, dans les octets de mon cerveau...

Et pourtant, je sais bien que mon enfance était une période facile à revivre, le plus perturbant étant sans doute le chapitre qui m'attend, le plus motivant aussi. Je suis d'autant plus fébrile que cette époque est celle que tu traverses Audrey, et que j'avais quatorze ans environ, comme toi dans dix-huit jours, quand tout a commencé à se fissurer. Ces fondations, que je viens de décrire, étaient sans doute incapables de soutenir le moindre choc! Mais après tout, l'adolescence est un séisme de la vie, et chaque individu traverse un jour l'oeil du cyclone à la recherche d'un Eldorado qu'il ne trouvera pas. La tempête qui m'a balayé était-elle particulièrement violente, ou plutôt est-ce moi qui l'ai ressentie force dix?

Le complexe du homard, qui perd sa carapace... Cette métaphore de Dolto est sans doute la plus belle description de cette période de notre vie, où la fréquence des suicides est à la mesure des souffrances! Des nôtres passées, et le jour suivant celles de nos enfants, qui s'arrachent à la pesanteur du cocon familial... Entre inquiétude, regret et liberté, poussés par cette évidence que pour exister, il faudra dépasser le père.

Mais pour l'instant je n'ai que dix ans, et les "yéyés" débarquent! La croisade anti Tino Rossi, est donc le premier et l'unique conflit, m'opposant à mes parents. Ceux ci, sentant peut-être le poids des ans, commencent à s'intéresser un peu plus à leur rejeton... Mais je vis toujours chez ma grand-mère et dans un lit de fortune, improvisé au coin du poêle à charbon, à l'occasion d'une grosse grippe, je découvre émerveillé... que mon "zizi" peut servir à autre chose que faire pipi!

Les copains éprouvant tous au même âge cette émotion nouvelle, nous échangeons de précieuses informations. Les jeudis après-midi se passent au bois de la Bachasse, dans des cabanes improvisées, ou à la maison blanche, une construction abandonnée le long du boulevard de Narcel, à comparer nos anatomies et à perfectionner le geste du plaisir solitaire!... Car le mouvement idéal du poignet souple sur le prépuce n'étant pas instinctif, chacun était arrivé à "son" résultat, au prix de divers frottements dans une

agitation aussi frénétique que désordonnée... Mais enfin, avec l'aide des grands frères, nous avons vite maîtrisé ce premier rite qui commence à transformer l'enfant en homme!

Le sexe était de toute façon notre grand sujet, je dirais... d'inquiétude! Car la nudité féminine, mais aussi l'acte sexuel, étaient un mystère à mon époque. La publicité, avec des fesses et des seins "vendeurs", déverse actuellement sur nos vies une pornographie aseptisée, le cul n'est plus tabou, plus secret... Il est bronzé! Pour moi, tout n'était qu'imagination et donc frustration. Dans les repas familiaux, j'essayais de découvrir, dans chacune des blagues salaces racontées par les adultes toute une symbolique... Quand ils me disaient « tu n'écoutes pas », et que ma grand-mère par un « il est petit » tentait de tempérer leurs grivoiseries, moi j'étais tout ouïe, et je souriais aux éclats de rire, comme si j'avais compris, faisant ainsi honneur à mon père qui me gratifiait d'un « c'est déjà un homme »... Et pourtant j'ai souvent essayé en vain de saisir la raison du rire gras des hommes et de la gêne évidente des femmes... Une seule certitude: c'était comme ils disaient "cochon"!

Je ris encore de cette question qui me préoccupa au point d'avoir interrogé un "plus grand"... A force d'entendre le terme "enculer", qui semblait dans ces blagues la source d'un rapport amusant avec les femmes, je n'étais pas très sûr de l'endroit, où j'aurais à introduire un jour, ma zigounette! Une sémantique

simpliciste me faisant craindre le pire, je fus soulagé, bien qu'ayant passé pour le dernier des niais, d'apprendre ce qu'était l'acte sexuel "de base"... La perversion pouvait attendre encore quelques années! La frontière, entre les garçons et les filles, était sans doute plus tranchée à mon époque, et la mixité scolaire a depuis brisée le curieux secret, entre l'école des filles et celle des garçons! Tu n'as pas connu cette époque Audrey, où quand le rang des garnements croisait celui des "fillasses", un parfum de mystère circulait entre les deux colonnes. Entre les ricanements des uns, et le rouge aux joues des autres, les rapports entre les deux sexes étaient ainsi résumés!

A dix ans, je commençais à vouloir être grand, et pour cela je sentais bien qu'une multitude d'obstacle étaient à franchir. Je n'avais aperçu la fente féminine, qu'au prix d'une longue négociation avec "la Joëlle", une voisine qui jouait souvent avec moi dans le jardin. Il fallait donc montrer son zizi aux filles, négocier mille faveurs, échanger des jouets à perte... pour entrevoir, un court instant l'objet de tous mes désirs d'homme, le fantasme de mes plaisirs solitaires de petit garçon! Quelque part il y avait une injustice. Mais le premier obstacle à franchir, consistait à embrasser une fille sur la bouche, avec la langue... qui, horreur, devrait effectuer... je ne savais même pas bien quoi! Angoisse d'avancer vers son destin

d'homme, complètement à tâtons, sans bien savoir, mais en faisant comme si!

Le 22 novembre, 12 heures 30.

Je vais sans doute aller au bout Audrey, et tu tiendras un jour entre tes mains ces pages. Pas tout à fait les mêmes, car entre le brouillon et l'impression finale, de nombreuses modifications auront altéré la pensée "brute". Mais c'est ainsi: pour qu'une émotion transcrite soit perceptible, il faut la livrer accessible et le délicat travail de l'écrivain, aussi modeste soit-il, consiste à marier le fond et la forme. Un délire de mots submergeant des pages d'idées confuses et imbriquées, n'éveillera jamais l'intérêt et s'appliquer, avec méthode et minutie, reste toujours incontournable.

Aujourd'hui, je vais interrompre ce récit, qui suivait le fil du temps, pour structurer un peu les chapitres à venir. Entre ton père à dix ans au sortir du C.M1, et celui qui se mariait à vingt ans avec ta mère, la distance est trop forte pour imaginer un chemin...

Pour conduire ma pensée, je dois dessiner un ruban sur la route afin de ne pas perdre le fil... le fil du temps surtout. Je pense avancer par périodes brèves, d'un à deux ans, en traquant mon évolution, au travers d'histoires, mais aussi en cherchant l'ambiance dans laquelle elles ont macéré! Seul ce "détail" a de l'importance, car il faut bien se l'avouer,

nous avançons tous au même rythme, seule la tapisserie du couloir que nous empruntons change, et même si nous nous déplaçons en crabe, dans l'obscurité, nous finissons tous par trouver l'immuable sortie.

Le 27 novembre 20 heures 30.

Couper ainsi le fil de mon récit, est aussi une ruse. J'ai besoin de capter ton attention, pour que tu avales avec un certain plaisir ce long texte. Pour arriver à ce but, je dois tromper l'ennui, la monotonie, et si je cherche ce résultat c'est pour que tu ouvres chaque phrase, chaque idée, et même chaque mot comme une huître... Avec l'effort de la lame qui force la coquille à s'entrouvrir, mais aussi sa délicatesse quand elle détache le mollusque, avant que nous ayons à le mâcher. Et c'est important de le croquer... Le gober au plus vite, comme une idée ou une vérité effrayante, est une tricherie, un blasphème gastronomique!

Bien sûr la lecture "automatique" serait l'ennemi d'un tel désir, alors je casse la cadence par le biais de ces quelques intermèdes. Ils me permettent aussi de dévoiler des idées actuelles, une pensée d'homme de quarante-cinq ans, si loin de l'enfant ou l'adolescent que je te décris.

Quand je parle de ces années lointaines, je fais l'effort de penser avec un vécu de seulement dix années, avec cette naïveté propre à cet âge. J'oublie ce rouleau

compresseur de la vie, qui te couche au sol et te broie doucement, comme l'on bat la viande pour l'attendrir... Tu ne peux, pour l'instant, comprendre ma fille, car tu es encore debout, mais ce cyclone arrive, et tu vas tomber aussi, car nous nous couchons tous un jour ou l'autre, oubliant nos révoltes, nos idéaux et un jour nous fermons les yeux pour ne plus souffrir. J'aspire à une chose: t'apprendre à te baisser doucement, car c'est la hauteur de la chute qui résonne toujours dans la mémoire des hommes.

Au-delà de ces considérations, de ce brassage de mots, ma méthode pour mettre en relief mes idées, est intéressante car elle révèle le masque de la forme sur le contenu des mots... Quand j'écris: « la campagne devient blanche » tu ne verras pas la même image que si j'exprime « une ouate cotonneuse et froide recouvre doucement le sol givré »... Et pourtant il neige seulement!

Les idées sont avant tout des contacts, presque au sens “électrique” du mot, que nous essayons de brancher avec un autre, et les mots ne sont que des contenants. Le contenu est une affaire de forme et d'organisation, saupoudré d'un soupçon de déguisement! Enfin ceci est ma vision “actuelle” de la communication, seule solution pour échapper à l'extrême solitude de “l'unique”, à qui Max Stirner fait dire: « Ma cause n'est ni le divin ni l'humain, ni le vrai, ni le bon, ni le juste, ni le libre... Mais seulement le mien; elle n'est pas générale, mais

unique, comme je suis unique. Pour moi il n'est rien au-dessus de moi!...Je n'ai fondé ma cause sur rien. »

En citant le philosophe de l'individualisme, voilà que je fourbis des armes pour mes ennemis, tous ceux qui au long de ton enfance, taxèrent ton père d'égoïste... Il y avait du bon dans leurs craintes car l'égoïsme "intellectuellement construit", n'est guère plus justifiable, ou grandiose, que celui dont je prétends avoir été victime!

28 novembre, 12 heures 10

Il me semble perdre doucement le naturel de mes premières pages, je n'écris plus pour toi et moi, mais aussi pour les autres, mais aussi pour paraître. Je me prends à citer des philosophes, dont la pensée me dépasse, et mes figures de style pèsent le poids de ce jugement à venir... que je voudrais élogieux!

Je ne cherche, ni plus ni moins, qu'à trouver dans ce miroir extérieur, le reflet d'une image assez proche d'un désir inconscient, pour mieux conforter sans doute ce complexe de supériorité, dont je doute moi même!

Mais pour l'instant nous sommes en mille neuf cent soixante, et je n'ai pas encore de personnalité. Au travers des dithyrambes de ma grand-mère, je suis pourtant, déjà imbu de ma petite personne. Ces éloges

sans failles laissent de côté mon physique replet de bambin sevré au lard et à la purée chevaline!

Ces purées de mon enfance grandissent la pomme de terre. Couleur tiède mais pas laiteuse, onctueuses sans être liquides, monstres “plâtelées” de patates écrasées, avec son rond central de gélatine brune, presque noire, fondant doucement au contact de la chaleur, le bon jus de la viande du dimanche coulant dans des rigoles tracées à cet effet. Jeux de la fourchette, qui labourait en tous sens des figures géométriques à quatre sillons, se croisant à l’infini. Et puis couper le steak de cheval, voir dans le rouge des fibres la trace du sang pour bien sentir que nous ingérons du muscle, pour devenir plus grand, plus fort! Et tout mélanger pour jouer, et manger, manger encore, pour rassurer ma Maëe, persuadée que “gros et gras”, rime avec bonne santé.

A l’école, je suis le gros Fara et seul le gros Tramzall me fait de l’ombre... Plus loin, j’aborderai mes premiers contacts féminins, conjugués au temps de l’échec! Mon physique rondouillard, fut sans doute responsable d’une certaine misogynie... proportionnelle aux échecs vécus.

En mille neuf cent soixante, les filles sont une préoccupation, mais je me contente de perpétuer chez elles, la peur des garçons qui sont depuis la nuit des temps, bêtes, violent et vulgaires, alors que les filles sont douces, fragiles et gentilles, mais espiègles!

Clichés ou réalités? Et quand notre époque pulvérise ce stéréotype est ce positif, ou négatif?

Mal à l'aise dans mes culottes courtes et mon blazer bleu du dimanche, je suis assez loin de ces questions. Je dispose depuis quelque temps d'une chambre, une vraie pièce à moi, grande comme un F3 actuel! L'obtention de cette chambre, que je ne réclamaï pas, fût un tournant de ma vie. Elle marque cette époque, car elle fut surtout l'enjeu d'un combat familial.

Les temps commençai à changer, mon père sentait la trentaine freiner un peu ses ardeurs de fêtard. Si à vingt ans, il était toujours partant pour une virée avec ses copains, une vie uniquement axée sur les loisirs commençait sinon à l'ennuyer du moins à lui peser. Fatigue des "cuites" de lendemain de bringue, problèmes financiers, copains qui se marient et lâche la bande, la sinistrose gagnait sans doute sa vision de l'avenir.

Ma mère me jure aujourd'hui ses "grands dieux", que plus jeune, le père n'était pas très chaud pour s'encombrer d'un mouflet... et qu'il porte, d'après elle, la responsabilité, de ces dix ans d'intérêt mitigé pour leur progéniture... Elle se défile sans doute, car accroché au père, qui fonçait au guidon de la cinq cents Terrot, une moto bi-cylindres extrêmement rapide pour l'époque, elle devait poser sur sa conscience un édredon de prétextes faciles à imaginer: Le gamin était pleurnichard, la moto n'avait pas de side-car! Et qu'auraient-ils fait de moi, à

l'entrée des bals, où mon père et ses copains, allaient chaque samedi soir, chercher la baston?

Quand ils ont commencé à remarquer mon existence, ils se sont aussi aperçus que j'avais échappé à leur éducation, et que je n'étais pas spécialement attaché à eux. La paternité n'est pas un dû, elle se gagne au fil des soirées passées ensemble. Je suis moi-même coupable de n'avoir pas assez sacrifié de mon temps, à jouer avec toi Audrey, si un jour tu me reproches cette évidence, il ne me sera pas facile de trouver une excuse, un prétexte, une justification. Nous reproduisons toujours un fac-similé de notre propre enfance...positive ou négative. Non l'expérience ne nous marque pas vraiment!

Toujours est-il, que mes deux pseudos parents, prétendaient que coucher auprès de ses grands-parents à l'âge de dix ans, n'était pas très bien... Par ce biais, ils cherchaient surtout à me faire remonter d'un étage, afin de trouver avec moi, un je ne sais quoi d'équilibre, qui m'échappe encore trente-cinq années après! Il me semble que le couple traversait le spleen des dix années de vie commune, ce moment où nous prenons conscience de l'ennui qui nous guette, du plus grand chose à vivre ensemble. Alors certains font des enfants, d'autres reconstruisent l'amour ailleurs... et le divorce arrive parfois! Toutes ces émotions, ces ruptures de direction nous perturbent bien plus qu'il ne paraît. Ce doute, qui doucement s'insinue en nous, symbolise l'échec, il matérialise

une erreur de jugement, et avant d'admettre la fin des sentiments pour "l'autre" il faut accepter de se déjuger! J'imagine mal mon père effectuant cette démarche... lui qui navigua sa vie durant entre orgueil et vantardise.

Quand la pression devint trop forte, la grand-mère décida de réparer la pièce "du fond"... Dans la maison il y avait tellement de pièces inutilisées à tous les étages que faire une chambre n'était finalement qu'un problème financier, et sur ce plan mon père et ma mère ne maîtrisaient pas vraiment la situation! Le Pater voulait tout régenter, mais il était logé gratuitement, il ne payait ni gaz ni électricité, mon habillement et ma scolarité ne lui coûtaient strictement rien. Même les dimanches étaient offerts dans la voiture du grand-père et je soupçonne aussi que chez Gonnard, l'épicière, la note des courses effectuées pour ma mère, n'était pas toujours réglée! Pour s'assumer il aurait fallu faire des sacrifices, faire des choix, c'est dans cette dernière évidence que se niche l'échec de mon père et de ma mère. Je comprends d'autant mieux ce travers, que l'acte de choisir est chez moi, celui qui me demande le plus d'effort. Il faut accepter, de perdre quelque chose de connu, de sécurisant, avec comme unique motivation: L'espoir de gagner au change... Moi qui n'arrive pas à me décider dans le choix d'un plat sur la carte d'un restaurant, je ne comprends encore pas comment j'ai pu un jour, en décidant le divorce, clarifier la

situation avec ta mère. Ce sursaut d'énergie pour faire "le pas" mon père n'a jamais été capable de l'effectuer.

Le 5 décembre, 12 heures 40.

Avant de continuer, dans les méandres de ce début d'adolescence, avant de te décrire minutieusement, le nouveau cadre de mon existence, et aussi la lente mise en place d'une nouvelle structure d'organisation familiale, je vais perdre quelques instants, quelques lignes pour te commenter aujourd'hui! Ce moment fixe du temps, cet instant qui file déjà vers le passé pour se perdre doucement dans la brume des souvenirs.

Si ce désir naît en moi au moment de prendre la plume, belle expression pour décrire un clavier d'ordinateur... C'est sans doute parce que les événements actuels, éveillent dans mes souvenirs, l'écho de ma jeunesse. Aujourd'hui je suis en grève "générale" et le pays se paralyse doucement au rythme de cette action suffisamment dure pour sentir un peu l'odeur révolutionnaire de soixante-huit! Je sais bien, que la situation n'est pas identique: Le monde de cette fin de siècle semble implorer, et nous traduisons plus des craintes que des espoirs. Il y a trente ans, l'explosion "presque révolutionnaire" traduisait l'idéologie d'un rêve: Celui d'un monde nouveau et juste qui ne vint jamais, nous plongeant

dans cette actuelle morosité de fin de millénaire. Si j'écris cela ce n'est pas uniquement une figure de style, je perçois une certaine analogie entre les angoisses "capétiennes" de l'an mille et la dérive de notre société aux abords de l'an deux mille! Mais relativisons un peu, l'an trois mille arrivera... avec ou sans l'homme! Mais le vent soufflera toujours à la surface de l'océan, faisant déferler d'éternelles crêtes d'écume, au creux des vagues.

L'attitude que j'affiche face au conflit actuel me révèle au moins une chose: Notre personnalité d'adulte, se tisse pendant l'adolescence, et même avec une bonne couche de temps, les vieux idéaux resurgissent à la moindre sollicitation! Nous n'oublions jamais nos rêves et je suis terriblement satisfait, ému aussi, de découvrir que la photo du "Ché" est encore accrochée au mur de la mémoire et que celle de l'oncle "Ho", ridiculise toujours ce peuple américain, dont j'exècre l'idéal capitaliste. Et ces drapeaux l'un rouge, l'autre noir que j'avais accrochés, à la cheminée de la maison de Sainte Foy pendant Mai Soixante-huit, flottent encore dans mon coeur... Et ce n'est pas rien de réaliser à quarante-cinq ans que le temps nous a "sali" sans doute un peu... mais pas tant que ça!

Plus loin dans la description du temps passé, je te décrirai le fondement de mes idées marxistes... Quand Trotsky et Lénine étaient mes livres de chevet! Pour l'instant, le moment n'est pas encore venu, et en

remontant la grande rue du village, bien cramponné à la main de ma grand-mère, je suis à des années lumière d'une quelconque conscience politique. Le monde de la ville n'est pas encore parvenu à gangrener cette ruelle centrale, chaque magasin est un nom propre et non une enseigne racoleuse.

Ce jour nous nous rendons chez Coron, l'ébéniste un peu marchand de meubles. En chemin nous sommes passé devant chez Durousset, la boulangère, je lui prends tous les jours, en sortant de l'école, une tarte aux pommes à cinquante centimes. Plus loin Vermèche le marchand de journaux, m'a refilé mon Mickey hebdomadaire, et j'ai traîné la Maëe en face, chez Roulet le marchand de jouets, pour assouvir un ultime caprice! Doucement en doublant Hermeline le boucher et Dussauge le pâtissier, nous avons enfin poussé la porte de chez Coron! Ce temps avait un charme certain, je retrouve souvent cette ambiance, dans les campagnes traversées au fil de mes loisirs. Ce monde du petit commerce n'a pas disparu, mais imperceptiblement, son domaine se restreint. Bientôt personne ne se souviendra, du goût suave de l'hypocrite « bonjour madame Fara », mielleusement lancé depuis son étal par le boucher apercevant la "bonne cliente".

Ce jour là, un après-midi je crois, mes grands-parents m'ont offert une belle chambre « elle lui fera jusqu'à vingt ans » fut l'argument d'un achat assez onéreux. Refaire la pièce du fond, resta aussi à leur charge, le

père Mô, le plâtrier du village, me peaufina une belle pièce très claire où vint se loger un grand cosy, une petite table ronde avec deux fauteuils et une penderie. Sur le plafond, trop blanc d'être neuf, la lumière de la lune composait à travers les volets des angoisses en ombre chinoises. Un peu seul dans mes trente mètres carrés, j'avais besoin pour trouver le sommeil, de sentir ouverte, la porte communiquant sur l'appartement de mes grands-parents. Enfin j'étais un grand garçon à présent.

Ma grand-mère s'était trompée en pensant que la dépense lui permettrait de conserver son emprise maternelle sur moi. Mon père avait sans doute une réelle volonté de me récupérer, car pour la première fois il dépensa de l'argent pour son fiston... un canapé pliant devint la réplique paternelle à ma belle chambre!

J'ai souvent réfléchi sur cette période, et je n'arrive plus à me souvenir quand le changement est arrivé, ni comment il s'est mis en place, je crois que ma mémoire est bloquée sur ce sujet à cause de la souffrance vécue. Mais vers onze ou douze ans je partageais les semaines entre ma chambre du premier étage, et le canapé de la salle à manger du second! Il me semble que le lundi et le mardi soir j'étais chez mes parents et le reste du temps avec ma grand-mère. Cette alternance me fut imposée pendant à peu près trois ans. Avec le recul du temps, je prends conscience du déséquilibre généré par cette situation!

Le 5 décembre, 22 heures 10.

Cette semaine de grève va me permettre d'avancer un peu car je sens que la période de l'adolescence se livre difficilement, je m'aperçois que je me suis souvent penché sur mon enfance et sur la période des quinze dix-huit ans mais rarement sur la transition. Comme si je voulais oublier quelque chose, fuir une certaine responsabilité.

Avoir déjà cerné le déséquilibre évident d'une enfance partagée entre deux foyers, même séparés d'un étage, est une bonne chose. Finalement mon père et ma mère menaient le jeu avec un certain avantage... plus les années avançaient et plus la tentation était grande pour moi de quitter cette grand-mère à l'éducation trop rigide, qui m'infantilisait pour mieux me garder sous sa coupe. Chaque jeudi elle refusait toute sortie avec mes copains, qualifiés de "petits voyous". Cette engeance était bien évidemment non fréquentables, « tu tourneras mal », sonnait sans cesse à mes oreilles comme un mauvais présage, qui me réjouissait quelque part! Dans ce contexte, comment les paroles du père laissant sous-entendre une liberté bien plus grande sous son toit, auraient-elles pu me laisser insensible?

Je me souviens avec une certaine précision, du jour où le rythme alterné premier deuxième étage, s'est définitivement modifié en une installation chez mes

parents. C'était un jeudi, environ vers onze heures. Je ne sais plus ce que j'avais prévu pour l'après-midi, mais ce devait être relativement important, car le refus de ma grand-mère justifia ma décision. Je l'avais pourtant menacée de la quitter définitivement, d'aller vivre chez mes parents, en cas de refus! A présent, je jouais parfaitement du chantage aux sentiments... elle m'avait si bien montré l'exemple. Elle n'a pas cédé, et j'ai été au bout de mon entêtement, tout d'abord monter déjeuner à midi chez "mon père" pour avoir l'autorisation de sortir, et demeurer chez lui ensuite, par mesure de représailles...

Comme tous ces moments de la vie, où des décisions importantes semblent avoir influencé fortement l'existence, ce repas de midi est inscrit dans ma mémoire. Je revois la tête de ma mère, lorsque j'ai déboulé chez elle en proclamant, « je mange avec toi, je veux plus vivre chez la Maëe ». Je sens encore la pièce de cinq francs au creux de ma main, pendant que je cours chez Hermeline acheter un steak. Et puis les questions, relatives au doute qui commence à m'envahir, lors du repas.

L'après-midi fut assez orageux, la grand-mère refusait de me rendre mes jouets, elle ne céda qu'impressionnée par mes vociférations et la violence des coups de pieds assénés dans sa porte, intentionnellement verrouillée. J'eus donc droit à ma monstrueuse caisse de joujoux divers, du train

électrique au Mécano, projetée en vrac dans l'escalier, le tout accompagné de ses éternelles jérémiades, « mieux vaut élever des cochons », « après tout ce que j'ai fait pour toi »... M'en fout, j'avais le dernier mot!

Le plus dur a été le soir, quand mon caprice de liberté passé, j'ai décidé de changer d'avis en voulant rester chez elle. Quelle promesse mirifique de cadeau avait-elle fait miroiter, pour tenter de retourner une situation compromise? Je n'en ai pas souvenance, je me remémore par contre très bien, l'intransigeance du père qui venait de trouver un prétexte, pour me récupérer définitivement.

Sans doute ne s'est-il pas rendu compte qu'il ne prenait pas le meilleur d'un fils, mais seulement le côté intéressé d'un gamin capricieux qui sentait dans le laisser-aller parental, un moyen de grandir sans contraintes.

Et moi je ne savais pas encore, que ce côté brouillon et versatile du père, perturberait mon adolescence, bien plus qu'il ne me servirait à être heureux. Il faut attendre bien des années, pour comprendre le mode de construction de la personnalité, et saisir à quel point la notion, "d'interdit", délimite le caractère. Elle donne à l'adolescent la possibilité de s'opposer, et par là même de se construire.

Il faut détruire le père, Audrey, mais pour cela il faut disposer d'un adversaire déjà solide, bien campé dans des certitudes, en un mot: logique... Mon père était

“savonné”, insaisissable, sans aucune règle de vie. Ses humeurs étaient surtout le reflet de la journée passée, et le plus souvent du nombre de pastis ingurgité! Plus tard quand je te décrirai mes seize ans, cette période de vraie guerre, ces idées te seront plus parlantes. Tu comprendras, j’espère, quand affrontant adolescent le délire, je me suis plus détruit que construit.

Le jeune guerrier ne peut prétendre à l’art du combat sournois, il ne peut parer que les coups simples.

Le 11 décembre, 0 heures 10.

Samedi soir tu as eu quatorze ans, je me suis aperçu au théâtre que tu possédais l’art de la comédie, je réalise aussi à quel point tu quittes l’enfance. Ceci n’est qu’un aparté, un clin d’oeil au présent, accroché au fil de ses pages qui traitent du passé.

Depuis le début de cet ouvrage, je fais souvent référence à une sorte d’enquête que je mènerais pour démêler les fils ayant tissé mon comportement d’adulte. Le résultat commence à se profiler, et est au demeurant fabuleux. En survolant le fleuve depuis la source, je comprends mieux les raisons de ses méandres, de ses dépôts de sédiments et de chacun de ses bras morts. Au fil de l’eau, en nageant dans les tourbillons, je ne pouvais avoir cette vision de synthèse, cette compréhension des événements d’une vie dans leur globalité.

Qu'ai je découvert?

Ces années hebdomadairement partagées entre deux étages, comment ne pas y voir un parallèle entre cette décennie où j'ai navigué entre Pierre-Bénite et Bron, entre famille et maîtresse, entre devoir et plaisir!

Cette incapacité d'adulte à choisir, évident qu'elle puise ses racines au tréfonds de cette enfance capricieuse de gamin gâté... Pour ne pas écrire gâché!

Il faut donner pour recevoir, Massot le psychiatre m'a un jour démontré, du doigt "qui appuie où ça fait mal", ce postulat du comportement. Je le vérifie en disséquant ma vie, comme je découvre que tout choix comporte une perte et un gain... Même si je suis unique, je suis AU centre du monde, mais je ne suis pas LE centre du monde.

Ces subtilités semblent complexes, mais elles ne sont que les principes simples d'une éducation banale, qui me fit défaut. En percevant les "grosses ficelles", je découvre les grandes raisons, je perçois le temps perdu mais aussi les progrès accomplis. D'ailleurs, pourrais-je écrire tout ceci s'il en était autrement?

Je sens également, combien a été fragile la limite, entre la route et le ravin. Cette descente sans freins, je l'ai terminée sinon indemne, du moins vivant... Quelle fut la part de la chance, du hasard ou de moi même, dans ce résultat, "pas trop catastrophique"? Je n'espère pas avoir un jour une réponse, je ne connaîtrais jamais que la part du risque maximum...

Celle perçue, en côtoyant mon frère, qui navigue en limite de psychose!

Le 14 décembre, 11 heures 30.

Ma conclusion précédente baigne dans la douce lumière de l'auto satisfaction, et pourtant tout est loin d'être parfait. Ainsi je ne m'applique plus à suivre méticuleusement une chronologie. Je note également que ma propension naturelle au verbiage prend le dessus avec une certaine vigueur... Pour me justifier, j'arguerai que cette période de dix à quinze ans est relativement confuse dans mon esprit, je manque totalement de repères datés me permettant une description détaillée restant structurée par le fil du temps.

Pour arriver à clore cette première moitié d'adolescence, j'ai décidé d'isoler quelques épisodes, révélateurs à mes yeux, du climat ayant baigné cette époque. Le mode de construction des prochaines pages va donc se modifier et je disposerai de moins de liberté pour mener mon enquête, puisque je m'imposerai un thème!

Pourtant je suis farouchement opposé à un tel mode de pensée. Je sens intuitivement qu'un événement isolé n'a pas de sens, puisqu'il ne prend sa signification que dans un contexte global. Ce n'est pas la chute qui a un sens mais ses raisons ou ses conséquences, et la racine ayant provoqué cette chute

n'existe que pour avoir été la cause de l'accident. Elle pourrait être racine pour mille autres raisons, mais il lui en faut une pour exister dans notre imaginaire.

Une vie est ainsi faite, rien n'est très important, mais le tout petit est partie intégrante du "grand tout". Depuis cette lumière qui nous éblouit au débouché du vagin maternel, il y a eu la première caresse, puis la seconde, et aussi des coups, et le temps de la vie avance en nous façonnant à l'image d'une gigantesque pyramide édifiée avec une multitude de minuscules graviers charriés et assemblés par le hasard.

Je prône la rigueur pour gagner en efficacité, et déjà je me laisse aller au petit plaisir du commentaire glissé hors sujet! Petite gourmandise dégustée en cachette, en fraude... Carré de chocolat noir truandé aux règles du régime, culpabilisant mais tellement savoureux, tellement essentiel pour tromper la morosité de toutes les règles, de tous les plans. Une telle profession de foi, évitera j'espère à mes prochaines lignes de devenir soporifiques.

De ces cinq années où je ne suis pas encore vraiment grand, mais plus tout à fait petit j'ai déjà dégagé l'essentiel, avec le retour chez mes parents. Je mettrai en second les deux péripéties qui encadrent cette époque... Entre cet échec cruel avec une fille vers onze ans et mon premier baiser vers quatorze ans, tout un processus de modifications, de changement de personnalité, s'était réalisé en moi. J'étais passé du

bon gros gamin, pas très malin, à un collégien frondeur et plutôt dégourdi.

Ma passion pour la pêche à la ligne ne survécut pas à ce raz de marée existentialiste... pas plus que mes albums de timbres. Plus loin je te parlerai spécialement de ce “hobby halieutique”, car il est à l’origine d’une grande part de moi même: Cette faculté, ou plutôt cette jouissance, à communier avec la nature, qui continue à m’habiter. Bien plus âgé, quand le soleil doucement gagnait le bivouac, où l’absence de chaleur, et surtout d’échappatoire, te fait sentir la nature au plus près, je ressentais le même bonheur toujours étonné qui nimbait d’autres matins de solitude, passés sur les gravières du Rhône. Quand à l’aube, la brume s’évaporait de l’eau et dans le jour mal installé, la trace de ma mouche se perdait dans la vague du courant sur mes cuissardes. En écrivant je scrute encore au loin pour saisir l’instant où “elle” va monter gober... je revis l’émotion du ferrage, quand “elle” gicle hors de l’eau pour te montrer le combat à venir.

Je te parlerai peut-être d’Alain, ce cousin que je ne fréquente pas beaucoup. Il fut pourtant mon compagnon durant ces années.

Mes dernières vacances en famille se terminent avec cette époque, j’essayerai de comprendre pourquoi je n’ai pas de bons souvenirs de ces voyages.

Et puis je terminerai avec ma scolarité de collégien, les copains qui vont meubler les cinq années suivantes.

Voilà un beau plan pour les soirées à venir, demain ou après demain, je vais te raconter le tout début. Je vais marcher sur ce trottoir avec ce petit mot d'amour audacieusement inscrit sur du papier à fleur. J'attends pour le donner... j'ai dix ans, je suis tellement naïf... elle a douze ans et ne sait pas, elle ne saura jamais, combien ce rire lancé sur un trottoir, il faudrait que d'autres filles, d'autres femmes en payent le prix!

Le 27 décembre, 13 heures 05.

Ce sera plutôt pour après demain, car aujourd'hui les événements imposent le sujet. La machine frappeuse qui transcrit ma mémoire sur des disquettes ayant rendu l'âme, je suis resté dix jours sans écrire... si cela se nomme encore écrire!

Curieux tout de même cet asservissement à l'ordinateur, je découvre que son achat a été motivé inconsciemment par mon désir de créer cet ouvrage. Il y a une distance entre la pensée, le clavier et l'imprimante qui me convient bien. J'ose y confier des phrases vaguement construites et imaginées lorsque je marche seul perdu dans mes pensées. Le support papier serait impensable...trop intimidant. D'autant plus, que mes manuscrits engendrent

presque toujours d'effroyables brouillons, sans doute mon émotivité est-elle trop grande, trop perturbante.

Enfin de nouveau j'entends les mots, qui s'installent doucement dans les octets, au rythme des touches qui résonnent des sentiments éprouvés. Je frappe parfois fort, comme pour marteler les idées dans ton esprit. Beaucoup de choses sont simples à relater, mais d'autres sont si complexes que je manque de moyens, un peu comme ces noms de lieux, ou d'auteurs, posés sur le rebord de l'esprit mais qui ne veulent pas devenir des mots. Pour te faire toucher du doigt, ou plutôt du plat de la main qui jauge le satin, un concept comme la sensibilité, la culture me manque.

Dans ce livre je te parlerai souvent de la peinture, pour arriver à te faire découvrir l'émotion à l'état natif. Mon cadeau de Noël, comportait un C.D traitant de la peinture Flamande, je savais donc en abordant aujourd'hui ces pages, que j'allais te parler du regard de "l'homme au turban rouge", un portrait de Jan Van Eyck exposé à la National Gallery de Londres. Je l'ai croisé longuement cette nuit, et il me semble en l'observant, avoir discerné la nuance entre l'art, et le simplement beau. Peu d'artistes atteignent un jour cette profondeur du message. Un jour Audrey, essaye aussi de pénétrer dans ce visage cruel et hautain qui regarde au loin depuis cinq siècles... Alors les impressionnistes se révéleront dans leur réalité, d'excellents chercheurs sur la lumière, sans doute, mais aussi un épiphénomène de mode! Et si cela ne

suffit pas, regarde “La jeune fille à la perle” sous la main de Vermeer...

En peinture l’idéal n’est pas le décoratif mais le fascinant, la sensation d’un dépassement de la technique pure. Le génie se reflète sans doute dans la capacité à impulser l’imaginaire, et pour faire vivre un regard, il faut peindre beaucoup plus qu’un oeil.

Pourquoi moi l’homme du sud, au comportement typiquement latin suis-je attiré par ce monde Bourguignon du XIVème au XVIème siècles? Maîtrise de la lumière, du portrait, frontière tranchée entre les ombres annonçant le Caravage, austérité... Le monde gothique opposé à Byzance... sans doute!

J’ai désigné par le mot “livre” ce travail entrepris depuis déjà cinq mois. Je réalise que tout ouvrage, cherchant à conceptualiser une pensée, en jouant à assembler des mots, quitte le genre courrier et correspondance, pour devenir à partir d’une certaine somme de travail, une réalisation assez proche du livre. Surtout quand le chemin, menant de l’introduction à la conclusion, est suffisamment tortueux pour imposer des chapitres à tiroir, des paragraphes interactifs, pour donner un sens à la dernière ligne de l’ultime page. Ce moment donnant aux rognons au madère un relief particulier, je l’ai presque déjà terminé au coin de ma plume... Ne va pas le consulter, Audrey, promets le toi à toi même, tu n’as pas encore la clef pour ouvrir la compréhension!

Depuis cinq mois, j'ai aussi découvert à quel point, le mode du "journal intime", est pervers. Cette plongée intérieure, ce regard de chirurgien que je pose sur moi, me coupe un peu des autres, de l'extérieur. Je deviens plus dense, mais la communication semble diminuer... Quand le soleil retient sa lumière, je comprends mieux le geste de Pavèse.

Le 28 décembre, 21 heures 10.

J'aborde enfin la narration de cette amourette, source il me semble de ma misogynie, mais aussi et surtout, d'une timidité dans mes rapports avec les femmes, ignorée de presque tous.

A nouveau j'ai dix ans, et piochant sans vergogne dans mes économies je me suis dirigé chez Roulet pour faire l'achat d'un bijou fantaisie destiné à séduire l'élue de mes désirs, la pin-up du quartier... "La" Arlette. Depuis que je vais seul au Rex, le cinéma de Ste Foy, j'ai bien remarqué qu'au village deux filles de mon âge semblaient peu farouches avec les garçons, "La" Danielle ma voisine, et Arlette une petite espagnole brune de la cité Cropel. Bien sûr elles avaient toutes deux presque deux ans de plus que moi, mais je me sentais naïvement adulte.

Au cinéma, il existait un semblant de balcon, composé de quelques rangées en escalier. Passer de devant, domaine des strapontins, à tout derrière, en shuntant le milieu de la salle, cette zone réservée aux

papas et aux mamans, devenait un des signes initiatiques de la puberté. Car derrière, dans ces quatre rangées peu éclairées à l'entracte, les couples d'ados se formaient et se défaisaient au rythme des Fernandels et des Bourvils.

Le film importait peu d'ailleurs, et même Ben-Hur n'aurait pu relever les corps effondrés dans les fauteuils, trop occupés à s'embrasser. Le prisonnier et sa vache traversaient l'Allemagne, pendant que les mains des garçons cherchaient dans le dos des filles, l'agrafe complexe du soutien-gorge, ou bien plus excitant le passage entre le haut des bas, le porte-jarretelles et la culotte des gamines. Arriver à glisser quelques doigts entre la peau et l'élastique et sentir le contact des poils, mon fantasme le plus secret devait se limiter à cela!

J'avais déjà osé enjamber, l'allée qui séparait le balcon de l'orchestre, mais je restais encore au premier rang, dans la catégorie des merdeux de dix-douze ans. Je me contentais donc d'entendre les gloussements, les ricanements, les « arrêtes », les « non...non », des quelques filles délurées que les plus grands entraînaient deux rangs derrière. Le ciné, c'était le dimanche après-midi, et le soir je n'avais aucune peine à trouver l'imagination conduisant au plaisir solitaire!

Ma grand-mère avait beau me démontrer que ces traînées et ces voyous étaient de la mauvaise graine, je n'avais des yeux que pour Arlette. Je ne sais plus si

le petit mot d'amour que j'ai voulu lui remettre ce jour là, contenait des propositions salaces ou un message tendrement romantique, réellement je ne me souviens plus des mots, il ne me reste que l'impression ressentie.

Il était environ cinq heures et demie, à la sortie de l'étude, je m'étais arrangé pour la croiser. Stratégie minutée, pour compenser l'angoisse de la timidité. Entre gamin du quartier nous nous connaissions, et quand je l'ai appelée pour lui remettre mon petit cadeau enveloppé dans son message, je m'attendais peut-être à un refus, mais pas à un ricanement dédaigneux... Je découvre soudain la règle du jeu entre les filles et les garçons, entre les hommes et les femmes... C'est la guerre!

Le 15 janvier 1996, 12 heures 30.

Je rentre de voyage, le périple habituel de fin d'année, presque toujours en Espagne. Cette coutume a commencé à ta naissance et depuis quatorze ans elle contribue à me faire avaler, en douceur, la pilule amère de l'hiver. Ce voyage distille un peu de soleil, de villages blancs et de falaises ocre propices à l'escalade, dans la dépression qu'engendre le brouillard humide des hivers lyonnais.

Tu avais quelques semaines quand pour la première fois, l'année a basculé pour moi, sous les étoiles d'Alicante, et j'étais avec Renée ce soir là. Est-ce toi

qui m'a éloigné d'elle pendant les douze années suivantes? Un peu sans doute, mais cet aveu te démontre surtout que l'inverse est impossible, puisqu'elle était déjà dans ma vie à ta naissance!

Je te parle de ces années passées, car cette fois le voyage m'a offert plus qu'un reflet du temps écoulé, il m'a affiché l'heure de la vieillesse. Difficile d'échapper à cette nostalgie de la jeunesse quand nous revenons dans nos traces, et ce n'est pas un hasard si j'ai téléphoné à ma fille, devenue presque une femme, du même endroit où j'appelais il y a quatorze ans afin d'avoir des nouvelles d'un nourrisson de trois semaines, j'ai eu besoin de te parler pour refouler une forme affinée de la tristesse que l'on nomme "mélancolie".

Il y avait de la fuite dans tous ces voyages, mais aussi l'amour de l'Espagne, cette passion qui me fait rêver d'un voyage avec toi à Cordoue, Grenade ou Séville pour t'initier à cette culture mozarabe, qui fit la richesse de l'occident. Plus tard, au-delà des études et de la scolastique "officielle", tu découvriras cet aspect occulté de notre histoire. Nous avons récupéré la richesse de la pensée grecque, nous avons quitté la barbarie, grâce à cette pénétration musulmane.

Je n'avance pas dans mon récit, car aujourd'hui j'ai trop de choses à t'écrire, trop de commentaires à broder sur chaque phrase. Le fil déroulant de cette enfance qui devrait guider ma plume en devient incongru, je préférerais tellement te commenter cette

vie un peu nomade, de falaise en falaise, de plaza mayor en plaza de toros, à vivre une autre existence tellement éloignée de cette cité administrative, où se consume ma vie de fonctionnaire.

C'est donc avec un réel effort que je reviens à la narration de mes expériences amoureuses de pré-adolescent!

Après mon échec avec Arlette, la timidité est devenue un système protecteur, et je me suis réfugié dans des passions d'introverti, comme la pêche ou les collections. Je pense avoir eu besoin de masquer ma déconvenue, et en tout premier lieu à moi même.

Pourtant toutes les truites du monde ne pouvaient distraire la nature qui me poussait à retenter un jour l'expérience. L'occasion me fut donnée vers quatorze ans, mon oncle Gilbert était encore avec sa première femme, une espagnole issue d'une famille tellement nombreuse qu'une de ses soeurs avait mon âge. Au fil des rencontres familiales, j'ai donc envisagé de tenter ma chance. Ma mémoire situe très bien l'histoire de ce premier baiser...

Le traditionnel repas du dimanche était terminé, ma copine se nommait Jocelyne et je l'ai persuadée de me suivre dans une balade autour du village, ce devait être en novembre ou mars car je me souviens d'un temps froid et d'un ciel nuageux, cette sensation me revient bien en mémoire, comme ce vélo que je poussais de la main droite, en serrant la sienne de l'autre. J'ai souvent raconté cette histoire et pour la

première fois je découvre l'incohérence du vélo, pourquoi m'étais-je embarrassé de cet ustensile qui ne pouvait que me gêner? La timidité a besoin de ce type de prétextes pour être vaincue.

Chaque fois que je repense à cette après-midi, je souris intérieurement de l'émotion ressentie, et je mesure le courage qu'il m'a fallu pour passer mon bras sur son épaule, et surtout oser, à cet endroit du boulevard de Narcel que je peux encore localiser à quelques mètres près, me tourner vers elle et coller fébrilement mes lèvres aux siennes. Et puis cette joie immense, cette fierté, d'appartenir au groupe des garçons qui avaient embrassé une fille. Tous les copains se piquaient d'avoir déjà connu cette expérience, comme j'étais un peu vantard je leur laissais bien sous entendre que... moi aussi, mais là c'était pour de bon!

Les filles attendent, un peu inquiètes, que "l'autre" passe à l'acte, enfin c'était comme cela dans ma jeunesse, mais les garçons ont à effectuer un pas dans l'inconnu, et il leur faut même avoir l'air sûr d'eux, alors que nous éprouvons dans cette découverte de la sexualité les pires inquiétudes. Je n'étais guère différent des autres à cet âge, inquiet pour aborder les filles, mais aussi très sentimental.

Je suis donc tombé amoureux, et pendant quelques semaines j'ai traversé Lyon en vélo pour la retrouver, mais si je me souviens bien du commencement, la fin n'a laissé aucune marque dans ma mémoire. Cette

filles n'eut de l'importance que pour avoir été la "première", j'ai aussi presque oublié les suivantes, et même la vraie première, celle qui trois ans après me fit passer mon "diplôme d'homme", est moins ancrée dans mes souvenirs. Je découvre qu'elle m'a surtout permis d'oublier mon premier échec!

Le 18 janvier 1996, 12 heures.

Je voudrais avancer plus vite, mais le temps me manque. Cette absence d'assiduité m'angoisse, j'ai peur d'oublier ces bribes du passé qui resurgissent au détour de la journée. Car je vis maintenant entre ce livre et la réalité, je n'écris pas mon enfance, je la retranscris en retrouvant souvent des coins secrets et oubliés, et je voudrais tout noter, pour ne plus jamais rien perdre.

Un jour aussi tu auras peine à situer les événements lointains et dater "tel" voyage avec ton père sera plus que difficile. Tenir une bricbe de ce passé enterré sous des mètres d'oubli, c'est acquérir un peu de moi-même.

Ce premier vrai baiser, ce premier contact avec la sensation qui naît du mélange des corps, allait changer mon comportement en me donnant confiance, en me faisant découvrir aussi l'alchimie du sexe. On se donne à l'autre pour calmer son angoisse. Ne faire qu'un, pour oublier un court instant que les individus ne communiquent jamais entre eux que

superficiellement, au travers des signes et autres symboles, écrits ou prononcés. Ce n'était qu'un baiser, mais les langues qui se mêlent portent le même sens que les sexes qui s'unissent.

J'essaye de comprendre, ce que nous cherchons dans l'amour physique, tout en sentant que je réponds d'une façon très simpliste à cette énigme tellement plus complexe que les apparences, tout n'est peut-être qu'une ruse de la nature, pour nous forcer à reproduire l'espèce! Le plaisir et la poésie des sentiments seraient alors un déguisement, une subtilité.

Pendant environ quatre ans, j'avais digéré mon échec amoureux en devenant solitaire, la pêche à la ligne et la philatélie datent de cette époque. Mais d'autres raisons motivèrent cette dérive solitaire, dans cette famille où les tensions augmentaient, rejoindre au matin le bord d'une rivière était tentant. Je garde tellement de bons souvenirs de ce contact avec la nature, qu'aucune histoire particulière ne mérite d'être extirpée de l'ombre. Je préfère te laisser imaginer un enfant de treize ans, fonçant dans la nuit vers le Rhône pour oublier une certaine tristesse de la vie. Nous avons loué une maison au bord du fleuve entre Saint Genis sur Guiers et Yenne, j'ai donc passé presque tous les week-end de ces cinq années à explorer les gravières et les lônes, à scruter la vie animale, liée étroitement à celle de l'eau. C'était sans doute pour combler les vides sentimentaux de ma vie,

mais si je refuse aujourd'hui les systèmes de fuite, je dois reconnaître qu'ils furent à l'époque ma seule arme.

La nature provoque encore en moi cet effet bénéfique, ce retour au calme où nous réalisons que rien ne presse. Les berges d'une rivière, ou la montagne, sont un excellent palliatif de l'angoisse si tu sais y sentir la vanité de notre agitation, et donc du stress qui te submerge. La nature est un miroir nous reflétant très peu, et à partir d'une certaine érudition, une vallée, un volcan, ou le sable, relativisent notre existence.

La rivière et les poissons furent aussi, très certainement, une manière de m'identifier au clan Pétot. J'avais douze ans quand mon grand-père maternel est mort, il aimait la pêche, m'avait légué auparavant sa collection de timbres et vivotait de sa peinture... Je découvre pleinement en écrivant ces lignes le lien avec ce personnage. Si je t'ajoute qu'il était hautain et coureur de filles, tu comprendras vite sur qui, le petit Bruno prit inconsciemment exemple, en ce début des années soixante, pour construire sa personnalité.

Je te parle de ce grand-père, afin que l'arrière petite fille sache, qu'elle porte dans son patrimoine des données invisibles, très éloignées de la famille Fara, cette tribu dans laquelle je ne me suis jamais vraiment reconnu. Mon analyse au sujet de cet homme, n'est pas un jugement, car que m'importe s'il travaillait peu, s'il buvait beaucoup, si ses escapades

amoureuses perturbèrent ma mère, sa fille unique, si sa famille croupit quarante années dans cette mansarde de Saint-Just, où collégien en sixième je mangeais avec lui... Que m'importe vraiment, seule compte cette sensation, qui dirige toute ma vie dans mes choix relationnels, il portait en lui cette étincelle, ce charisme qu'aucun Fara ne dégageait. Et même abusé par cette mort précoce, propice à l'idéaliser, je crois sincèrement qu'il avait une certaine dimension. En écrivant je découvre pleinement la complexité d'une vie, le mystère de la personnalité faite d'un imbroglio invraisemblable. Je viens enfin de réaliser que je suis une copie assez conforme de ce grand-père, mais ce choix inconscient a sans doute été provoqué par mon père qui cultiva l'art de ne pas être admirable!

Le 22 janvier 1996, 12 heures 45.

Nous sommes au milieu des années soixante et bientôt je vais basculer, à travers le lycée, dans l'adolescence, cette période très courte où la vie se trace en perspective derrière nos choix scolaires, mais également se construit, dans l'image que nous adoptons au travers du "look" recherché, et surtout par nos choix relationnels.

En une période très courte, nous jouons aux dés la règle du jeu des décennies à venir, et nous ne le savons même pas! Avant de passer à cette description

d'un personnage assez proche du père que tu connais, je vais tenter de faire le point sur ce collégien qui abordait le B.E.P.C en bon élève, plutôt enfant sage.

Mes relations familiales n'étaient pas encore cette guerre qui fut fatale à mon adolescence, mais une analyse simple démasque assez vite les prémices d'un malaise tellement sournois, qu'il peut être qualifié de pervers.

Rien ne naît de rien, la haine comme l'amour possèdent des raisons bien cartésiennes, même si elles nous échappent souvent.

Le père avait la trentaine, et déjà il devait sentir que sa vie se conjugait au temps de l'échec. Aujourd'hui, je sais par ma mère, qu'il eut à cette époque une maîtresse... En velléitaire à la morale passéiste, il ne fit aucun choix, se contentant de traduire ses rancœurs au travers des critiques, qui pleuvaient sans cesse sur moi ou ma mère, le plus souvent sur les deux à la fois, puisque nous étions pour lui de la même engeance tarée.

De cette époque, date ce doute qui oblitère tous mes actes, ce manque de confiance en moi presque pathologique, masqué par une rigidité d'esprit. Une grande part de ma vie, est une construction intellectuelle cartésienne voulant nier l'émotion, et je crois avoir échappé par ce subterfuge à la psychose...

Ce père qui se glorifiait de presque rien, un clou planté droit ou une victoire à la belote, avait besoin pour exister d'écraser les autres. Ma mère ne suffisait

pas et mon frère venait de naître, je fus donc le “faire valoir” idéal... Il m’a conjugué le mot “con” à tellement de sauces, que ce terme a perdu pour moi, toute signification. J’étais toujours le « roi des cons », le « pauvre con », et souvent « plus con que ta mère »... Là c’était grave, car à l’écouter pérorer, il semblait avoir beaucoup de mérite à conserver cette imbécile à ses côtés!

A quoi bon m’éterniser sur son comportement, il m’a fallu toutes ces années pour comprendre qu’il ne cherchait pas à faire grandir un fils... il enfonçait, involontairement sans doute, un enfant pour se grandir un peu lui même.

A l’adolescence, la guerre sera terrible, mais la période la plus sournoise fut peut être cette époque où j’étais bon élève et enfant sage. Mon père, en apparence sans raisons, se moquait de moi tout en me menaçant de sanctions si “je ne foutais rien”. Tu t’apercevras en faisant le lien entre toutes ces pages que ma “fêlure”, sinon de l’esprit du moins de l’âme, vient en partie de ce manque de rigueur et de logique dans le raisonnement paternel.

Rien n’avait le même sens ni les mêmes valeurs selon le hasard de ces humeurs. Une claque ou un satisfecit ne relevait d’aucunes règles... j’ai donc grandi aux aguets prêt soit à sourire, soit à me baisser, pour éviter la gifle sournoise!

J’étais calme, et la pêche à la ligne prenait aux yeux de mon père, le symbole de la honte suprême... Un

filz digne de lui ne pouvait pas être moins que buveur, fumeur, dragueur et bagarreur! Tout cela je l'ai été plus tard, quelque part il a donc gagné, mais il n'a jamais vraiment savouré sa victoire, les sentiments nous ayant définitivement séparé.

Pour me motiver, il riait en me traitant de puceau, quand je passais mes dimanches à préparer des hameçons ou à classer mes timbres. Ces exploits avec les filles "à mon âge" servaient alors à rythmer les critiques... « il doit se branler » appartient à ces phrases "terribles", qui marquent encore mon esprit, lorsque prenant ma mère à témoin il me dénigrait à un stade assez proche de la haine. Et sans doute le silence complice de ma mère, résonne aussi, comme une preuve de l'abandon déjà ressenti tout petit.

Le 24 janvier 1996, 13 heures.

En croisant, une fois de plus, le souvenir d'un père se moquant de son fils, qui sous des quolibets goguenards, réduisait en miettes ma confiance, il y a bien plus que de l'amertume sous l'apparence des mots. Le sentiment qui domine est surtout le regret... Celui de n'avoir jamais regardé ce père avec la fierté, simple et naïve, d'un enfant, regret aussi de n'avoir jamais connu la confiance "protectrice" qu'inspire normalement un père.

L'autre soir en te quittant, je t'ai lancé « je suis assez content de l'arbre que j'ai planté », en te retournant

pour me répondre spontanément « et moi je suis très fière du jardinier », tu ne pouvais savoir Audrey à quel point tu venais d'éclairer la pénombre. La traditionnelle sentence « tu es comme ton père », ne résonnera plus jamais au diapason de l'angoisse. Je viens de gagner ma plus belle bataille en ne reconstruisant pas “à l'identique” ce que j'avais connu.

J'espère par contre ne pas avoir édifié une admiration dépendante, en cela j'attends avec impatience les assauts “Freudien” de ton oedipe, car tu dois attaquer le père pour exister, pour basculer définitivement dans le clan des adultes. J'ai toujours pensé que la jeunesse avait le bon droit pour raison car les parents sont d'un autre temps, d'une autre pensée... comment vous reprochez d'être clairvoyants!

Pour raviver ces années d'enfance, je visionne comme des courts métrages. En replantant le décor des années soixante, ma mémoire garde l'image bien vivante de la cuisine, cette pièce où tu vois encore officier ta grand-mère. Le Formica était le “must” du modernisme et mon père avait bricolé des chaises d'un rouge assez “kitsch”... Je ne porte pas de jugement, car à cette époque, le chrome et le plastique n'étaient pas synonymes de mauvais goût.

Je revois ma place à droite de ma mère, attendant, à l'heure du souper, que mon “vieux” daigne arriver. Aucun, absolument aucun, souvenir heureux ne meuble ce repas du soir. Je revis par contre très bien

cette angoisse de l'heure qui devient tardive, elle annonçait l'état de son retour et quand ma mère me soufflait « tu ne dis rien, il a un coup dans l'aile », je savais déjà aux craquements lourds de l'escalier que le repas serait indigeste!

La soupe à vingt-deux heures, en écoutant ses monologues, en essuyant les vagues menaçantes de ses insatisfactions, je connais. J'ai donné ma dose de patience et de soumission pour éponger le pastis, rédempteur de sa rancoeur, avec mon âme... et ce n'est pas une simple figure de style.

Je sens bien en écrivant ces lignes que l'épicentre du séisme est là, de douze à quatorze ans, et non plus tard comme je l'ai toujours cru! En s'attaquant à moi plus grand, il aurait fabriqué un vulgaire rebelle. En giflant de plein fouet cette enfance naïve mon père m'a offert la sensibilité, l'émotivité, car la Maë m'avait construit rusé, mais aussi extrêmement vulnérable... Et c'est une trace indélébile.

Le 26 janvier 1996, 12 heures 20.

Mes dernières lignes commencent à aborder les rapports houleux que j'eus avec mon père... suis-je vraiment un "fils indigne" en le clouant ainsi au pilori?... Je ne crois pas, car dans ce statut de vassal à suzerain qui baigne, normalement avec harmonie une vie de famille, les deux partis ont des droits mais

aussi des devoirs, et le respect du père est lié à certaines obligations.

L'amour filial est loin d'être une donnée génétique, et le jeu pervers de l'humiliation, que menait ce père à mon égard, justifie au moins à mes yeux, la dureté de mon jugement.

J'essaye de faire le lien entre ces lignes "actuelles" et ce passé... Toutes ces vexations, sur mon physique, mes loisirs, mes comportements, je les ai accumulés dans le décor de mon enfance qui n'avait guère changé. Ma vie ne s'était déplacée que d'un étage, et je continuais à dépendre de ma grand-mère, qui assurait grandement mes caprices, mon grand-père Fara avait l'âge de la retraite mais ses relations lui permirent de débiter tardivement dans la profession de régisseur d'immeubles. Presque jusqu'à sa mort, en mille neuf cents soixante-seize, il aura donc continué à travailler pour assurer à sa femme les moyens d'une douce folie dépensière... dont j'ai largement profitée, mais aussi mon cousin et toute la famille en général!

Je garde un bon souvenir de ce grand-père, issu d'un milieu très simple de fermiers, et je repense à lui aujourd'hui avec beaucoup de tendresses, même si je n'ai été capable de lui exprimer ceci qu'une fois, nous n'avions plus beaucoup de temps, il était si tard, et j'étais le dernier à lui tenir compagnie avant le "passage"... Je me souviens bien l'avoir quitté en souriant derrière ces quelques mots « c'est la vie, un

jour ce sera moi à ta place ». Son cancer à la mâchoire l'empêchait de parler, il a esquissé un mouvement de tête et nous nous sommes quittés... Il est mort dans la nuit!

Ma rancune pour ma grand-mère date de ce jour, elle qui semblait si "bonne" si "généreuse" m'est soudain apparue dans sa réalité... une méchante égoïste! Je savais que j'allais être le dernier à voir mon grand-père, je lui ai proposé de venir, j'ai insisté en lui expliquant que c'était "ce soir ou plus jamais...". Elle a refusé, avec comme argument pitoyable: « la voiture me rend malade »... J'ai eu honte de l'avoir un jour aimée.

La mémoire de ce grand-père, est indissociable de la profonde cicatrice, qui entaillait sa joue. C'était un souvenir de cette rafale de mitrailleuse reçu en quatorze à la Marne, qui lui valut croix de guerre et autres décorations actuellement épinglées à des os, sous la pierre tombale de la concession familiale. Cet acte d'héroïsme, était la seule anecdote, qu'il se plaisait à raconter, au sujet de cette "grande" guerre, quand il s'était porté volontaire pour courir à travers la mitraille acheminer ce message que serrait encore la main des douze cadavres précédents... Il est passé lui, certes en piteux état, mais il avait rejoint les lignes. Ses blessures l'empêchant de marcher, il avait trouvé dans la nuit au milieu des morts, un compagnon aveuglé par un éclat d'obus, et l'un portant l'autre qui le guidait, ils avaient ainsi traversé

la bataille! Une année d'hôpital militaire lui permit au moins d'éviter Verdun.

Cet acte de courage était "sa" fierté, et dans mes souvenirs, je revois briller son regard, seulement lorsqu'il me sortait les petites boîtes en satin blanc, pour me faire rêver, devant les médailles, à la grandeur de cette France qui avait écrasé "le boche". Il faut avoir connu des hommes de cette génération, leur admiration pour Joffre et Pétain, pour comprendre pourquoi certains, suivirent Vichy.

Le 5 Février 1996, 12 heures 20.

Les périodes d'écriture s'espacent, le temps me manque pour écrire, mais aussi pour vivre. Un changement se produit dans ma vie et la vieillesse frappe déjà à la porte avec son cortège de bilans pas toujours positifs, et aussi, et surtout, avec l'idée très claire que pour certaines choses, le temps est passé.

Aujourd'hui je ne te parle plus de l'enfant qui grandissait, mais de l'adulte qui vieillit. J'espère combattre ainsi la déprime qui insidieusement s'insinue sous la peau. Perspective angoissante de revenir dix ans en arrière, quand tout craque et s'effondre et que les repères se perdent dans le brouillard de l'esprit. Alors je calfeutre toutes les issues, et je m'accroche à toi pour tenir le cap...

Les écrits que je mets en forme, ne portent pas à la gaieté. En parlant à ma fille des relations avec mon

père, je fabrique l'image du double miroir qui reflète à l'infini celui qui regarde sa propre figure. Quelque part, je passe le relais, ou je m'apprête à le faire.

Le 13 Février 1996, 12 heures 00.

Le temps, toujours le temps qui manque, et qui rogne sur la vie comme avancent les dunes, en silence, en douceur, avec cette hypocrisie propre à notre époque qui tente par tous les moyens d'éluder la mort... L'une des rares certitudes de nos instants de vie, est ainsi gommée de notre conscience alors qu'elle devrait guider nos pas. Ces considérations sont les nuages noirs d'un temps de vieillesse, à ton âge on ne pénètre pas pleinement le "grand mystère"... pour apprendre à mourir il faut d'abord apprendre à vivre... Et moi aussi j'ai eu quinze ans.

Dans les années soixante-cinq, j'avais comme toi à construire ma personnalité d'adulte, les pages précédentes témoignent que le terrain était sinon miné, du moins très mal balisé. Je trouve ce terme "balisé" assez juste et précis comme métaphore du message que doivent livrer les adultes aux enfants. J'essaye d'assurer du mieux que je peux ce "devoir" et ce livre qui raconte mon enfance est aussi une manière de te montrer la direction inéluctable.

Sur le plan scolaire, je termine doucement ma première troisième, mais ce mois de juin mille neuf cents soixante-cinq allait s'avérer un cap que je

franchirais mal. Bon élève au collège je m'apprêtais à intégrer une seconde au lycée et le B.E.P.C ne pouvait être qu'une formalité.

Je ne crois pas au destin mais je sais que le mot "hasard" recouvre le sens chaotique de notre existence et dans la salle d'examen ce jour là, celui qui s'assit derrière moi devint le grain de poussière qui infléchit le court du temps... Il m'a demandé ma copie et je n'ai pas refusé, il ne savait rien, j'avais terminé ce sujet d'histoire assez facilement et pour nous deux la montre s'est arrêtée en ce premier jour d'examen... Virés... Nous étions renvoyés sous les réprobations accablantes des professeurs.

Je n'ai rien raconté aux parents, je me souviens même avoir donné parfaitement le change en affirmant avec culot: « pas de problèmes, c'est dans la poche... ». Le lendemain fut consacré à l'option piscine et balade en ville, il fallait bien chasser les angoisses. Je me souviens de cette semaine à chercher le sommeil, à faire semblant de croire que le temps n'est pas obligé de s'écouler, et puis ce jour, à midi, quand le père m'a demandé « tu vas voir les résultats »... « Ce n'est pas la peine, j'ai été lourdé le premier jour, pour avoir pompé! »...

La colère tant attendue, tant redoutée, n'est pas venue, pas une gifle, rien, juste de la stupéfaction. J'avais frappé, sans le vouloir, un coup si fort que l'autorité s'est lézardée. Je venais de réaliser, par hasard, les limites d'une autorité basée sur la crainte.

Les années à venir porteraient la trace de cet événement... plus jamais je n'ai eu peur!

Le soir quand il est rentré du boulot, il m'a bien menacé de sanctions terribles, j'ai dû copier quelques pages du dictionnaire... c'était sa marotte, son unique punition, sans oublier les claques. J'ai ainsi plusieurs fois joué au moine copiste en calligraphiant le petit Larousse illustré guère plus loin que "aciculaire", car les colères du père retombaient très vite et les punitions oubliées sitôt distribuées. Amusant de réaliser lorsque nous sommes adultes à quel point l'autorité ne repose sur aucune réalité... alors qu'enfant nous étions figés de terreur!

J'étais resté longtemps impressionné par les colères de mon père mais face à un événement exceptionnel j'avais choisi instinctivement la rébellion, et cette première ruade de son fils donnait les limites de son pouvoir. Il était désarçonné, mais la sensibilité n'étant pas le maître guide de nos relations, je ne sus jamais ce qu'il ressentit ce jour là... Etais-il déçu, pour moi ou pour des espoirs secrètement nourris? Je ne risquais pas de le savoir, nous ne nous sommes jamais parlé avec les mots qui se reflètent dans les sentiments. Notre dialogue ce fut toujours la guerre avec son cortège de mauvaises pensées.

J'avais triché au brevet, pourtant j'ai pu redoubler ma troisième au lycée des Minimes, aujourd'hui Jean Moulin, et même réussir l'année suivante. J'ai toujours ressenti cet échec comme une injustice, mais

je m'excuse éternellement, et quelque part je suis toujours le "petit Bruno" à sa grand-mère... qui ne peut mal faire. Mon éducation ne m'a pas donné le sens des responsabilités!

Le 21 Février 1996, 12 heures 20.

Mon dernier texte, consacré à cette exclusion du B.E.P.C, m'a révélé le moment précis, qui me fit basculer dans la révolte face à mon père.

Nous avons sans doute tous un "point névralgique", où le père passe, parfois en l'espace d'un repas, du "sacré" à l'humain... (trop humain selon Nietzsche). L'instant où nous quittons notre génuflexion consentie, pour se sentir sinon plus fort du moins à égalité. Personnellement, j'ai laissé le monde de l'enfance en ce mois de juin mille neuf cent soixante-cinq, pour essayer de devenir adulte... et curieusement je n'atteins ce but qu'aujourd'hui.

Les copains avaient déjà remplacé mes cannes à pêche, mes cheveux poussaient aussi vite que ma révolte, et la musique des Rolling-Stones rythmait mes soirées. Le monde étudiant n'était pas, mais alors pas du tout, le milieu où je cherchais mes relations... grâce à Michel Constantin, un ancien camarade de collège, j'avais noué une solide amitié avec une bande de Sainte Foy... plus ou moins alliée avec une bande du Tonkin. C'était un signe d'appartenir à un quartier, si seules les banlieues "à problèmes" gardent

encore cette spécificité, dans ma jeunesse c'était le lot commun.

Curieusement, j'ai perdu de vu mon copain Michel, alors que nous avons partagé les mêmes problèmes existentiels, la même rébellion soixante-huitarde... Il s'est engagé dans l'armée, un peu sur mes conseils, un peu pour fuir la vie... beaucoup pour ne pas sombrer, et nous avons coupé les contacts. Je ne vois pas de vraies raisons à cela, un peu les épouses jalouses du copain du mari, sans doute aussi mon antimilitarisme doublé, à l'époque, d'un militantisme Marxiste. Il habite pourtant à peu de kilomètres de Buoux, cette falaise où j'ai passé tant de week-end de ma vie... J'ai essayé un soir, j'avais environ quarante ans, de lui téléphoner. Nous avons échangé des banalités, mais ni l'un ni l'autre nous n'avons exprimé le désir de nous rencontrer pour raviver le passé! Les souvenirs sont sans doute plus merveilleux, réchauffés au creux de la mémoire, que refroidis au coin des rides.

Cette bande de copains, bien plus âgés que moi, qui travaillaient déjà tous, elle reste comme le symbole des quelques années d'insouciances qui séparèrent l'enfance de la vie. Je préfère rester dans un rêve proche du mythe! L'amitié selon James Dean était encore dans nos esprits et tous ces paramètres m'éloignaient des études, et de ce monde lycéen pas très mature.

Pour me faire accepter, moi le merdeux un peu bourgeois, j'avais été radical. De passage chez mon copain Michel, un samedi après-midi, la bande stationnait en haut de la rue professeur Leriche, portières des voitures ouvertes et mobylettes au ralenti... stratégie d'approche des filles avant de mettre le cap pour la soirée vers l'une des "boîtes" en vogue à l'époque.

J'ai donc affirmé, pour me faire remarquer, et par la même entrer dans le cercle, « je peux prendre le virage, tout en bas de la côte... à fond et sans freiner ». Témoins en haut et en bas... je n'ai pas freiné, je n'ai pas pris le virage non plus... Mais en sang, ma "mob" cassée, les grands m'ont trouvé assez "bargeot" pour mériter une place dans la bagnole le soir venu.

Pour mieux situer l'ambiance de ces années, il faudrait que je te parle des nuits passées la tête sous les hauts parleurs, et des concerts enragés des années soixante.

Le chemin de Woodstock à l'île de Wight qui passait par le cap Nord et plus tard Katmandou... devenait la croisade qui exterminerait cette société bourgeoise "de merde"... Le hasard m'a fait grandir dans un monde de lendemain de guerre, avec des adultes timorés qui portèrent la jeunesse à se révolter. Il y avait de l'espoir dans nos rêves, nous imaginions un monde meilleur et nous vous léguons du désespoir... pour un monde qui se meurt. Je pense que

nous avons échoué, pas seulement moi, ton père, mais ma génération.

Je n'imaginai pas cette conclusion désabusée, à l'époque... La tempête se levait et je brandissais Marx et Mao pour exorciser mes origines bourgeoises. Le cocktail pétard/whisky me semblait bien plus révolutionnaire que le gitane/pastis du père ... et le rock destroy des Stones et des Who allait diriger ma vie... Il n'y avait plus place en moi pour le savoir scolastique distillé par mes professeurs!

Le 23 Février 1996, 13 heures 00.

Un aparté avant de reprendre la route, comme une bulle d'air dans la boue... Une lectrice anonyme, d'une page de brouillon; m'a reproché d'être emphatique. Je dois donc veiller à ne pas plaider à coup d'effet de manches. Peut être aussi ne pas trop chercher à m'idéaliser! Dure limite entre le style, l'austère et l'efficace. Ce sera à toi Audrey de porter un jugement, j'aimerais que tu aies, mieux que l'audace, surtout la froide raison de le faire. La raison comme seul moteur de la vie... si je n'avais qu'un message à te léguer, ce serait cette invective.

Dans le précédent chapitre, j'analysais bien les prémices des changements, qui allaient survenir. Le "tic-tac" du réveil qui commandera l'explosion est déjà bien audible car la bombe est dans les esprits, dans la famille. Elle n'est pas qu'en moi.

Mes grands-parents vieillissent, je vais passer les dernières vacances avec eux, la Maë sent bien que son autorité s'émiette... Je date sa tentative de suicide, consciemment ratée, comme le début de la fin. Mon oncle Gilbert habitait avec nous au premier étage, sa femme construisait, à coup d'infidélités le divorce à venir... Cet échec se consuma lentement et de nombreuses bagarres, hurlements et scènes vaudevillesques donnèrent du "piment" à la vie de famille. Personnellement j'ai été vacciné, à jamais, contre la cohabitation familiale, et je ne comprends pas mon cousin Alain, qui perpétue ce système, en occupant encore l'appartement du premier étage. Comme si les terribles disputes entre ses parents, la part évidente des grands-parents dans la fuite de sa mère, ne l'avaient pas marqué.

Il avait débarqué dans notre famille, au début des années soixante, porté par sa grand-mère maternelle, une petite espagnole brune, qui n'en pouvait plus de garder seule ce gamin... Un coup de sonnette, au bout de l'allée de gravier qui conduisait à la porte grise elle avait posé un couffin, « Cé a vou, cé vot fis qui a fé ca a ma fille » avait-elle déclaré à ma grand-mère hallucinée... C'était un soir d'août et les deux coupables passaient de paisibles vacances en Espagne.

Bien sûr il y eut conseil de famille, où mon père, dans le rôle de l'aîné, donna la mesure de "Tartarin

justicier”, puis un mariage forcé qui ne pouvait guère aboutir au bonheur.

Les géomètres traçaient déjà les plans, de l’actuelle montée de la Croix Pivort, et les faisans voletaient dans une volière frappée d’alignement, l’immense tilleul poussait ses derniers bourgeons et le grand cerisier, qui avait soutenu tant de balançoires d’enfants, n’aurait même pas la force d’attendre les bulldozers...

Seule la maison ne vieillissait pas, elle embellissait grâce à mon oncle qui avait construit le balcon et la grande véranda. C’était une ambiance de fin d’été, quand les convives en habits légers oublient que les premières feuilles ont déjà jauni et que les matins sont plus frais.

Mon grand-père jouait bien ce jeu, il semblait imperturbable et se levait toujours à l’aube pour bêcher son jardin avant de s’enfermer dans son bureau. C’était un acte inutile qu’il accomplissait car ma grand-mère ne voulant pas faire “de peine” à madame Gonnard l’épicière, préférait payer ce que nous cultivions... Il ne fallait pas “faire pauvre”, avoir un jardin... pourquoi pas un de ces “jardins ouvriers” pendant qu’on y était... Douce folie, mais qui ne me choquait pas à l’époque, j’étais dans le système et il est difficile de porter un regard critique de l’intérieur.

Le 27 Février 1996, 15 heures 00.

Depuis quelque temps, le sens de ce livre ne m'apparaît plus, et pourtant je suis arrivé à grandir au fil de ces pages, mais je ne suis pas certain d'arriver à vieillir...

Il y a plusieurs raisons à cette constatation, en premier l'habitude... j'écris parfois sans réel désir, alors bien sûr la plume est moins légère et les analyses manquent de profondeur. Tout ceci me démontre que sans être totalement à l'image du père, je suis néanmoins velléitaire et inconstant... et tu le seras "légèrement moins", mais "un peu" sans doute... on n'échappe pas à sa famille! Ce n'est pas l'hérédité, au sens génétique, qui impose ce message, mais l'exemple entre-aperçu du comportement de nos parents.

En second je me découvre mal à l'aise, et cela a rapport avec mon texte d'hier, car je revis des comportements et des pulsions qui pourraient être les tiens aujourd'hui. Ton adolescence me vieillit un peu, et je me sentrais à présent indécent, d'avoir des "pensées" pour une jeune fille... C'est un sentiment tout récent, et je ne peux lui trouver de cause, qu'au travers de mon rôle de père.

Je découvre qu'il est ambivalent de décrire, avec une nostalgie bienveillante, des actes de jeunesse, que je ne cautionnerais pas si tu me les présentais comme tiens!... Bel exercice de style, à la frontière de la science-fiction, ou plutôt du "temps-fiction", d'ailleurs qui est vraiment mon auditeur?... Est ce toi

ma fille comme je l'affirme, est ce moi adolescent, moi adulte... ou mon père? Je peux juste noter, comme je le fais, l'importance psychologique de ces textes juxtaposés...et les questions qu'ils révèlent. Mais la vraie raison, du manque d'enthousiasme pour écrire, ne serait-elle pas mon propre désir de fuite.

Je me camoufle, pour me justifier, derrière le manque de temps, et ce n'est qu'un manque de courage. Je sais pourtant que je n'abandonnerai pas, je dois juste veiller à rester dans cette "rigide rigueur", et je finirai par boucler... Puisqu'il s'agit justement d'une boucle! J'ai écrit la plupart de ces pages entre midi et quatorze heures, le plus souvent dans des bars, pour ensuite les recopier le soir sur l'ordinateur... Je ne sais pas où tu les liras, pourtant le contexte de perception d'une émotion est essentiel. Pour rendre son maximum, un tableau est calculé pour accrocher le regard à une hauteur précise...les écrits doivent sans doute obéir à des règles semblables.

Je te voudrai seule, attablée à une terrasse de café, voilà sans doute un bon décor pour lire ces lignes, elles ont le goût de la bière en demi-pression, le cynisme de la solitude d'une foule anonyme... seront-elles "sans relief", comme une discussion de comptoir?

Demain je vais continuer, les commentaires d'aujourd'hui étaient un peu comme ces dernières vacances avec ma mère, aux Bessons... dernières

truites sur les gravières, demain je rentre au lycée pour redoubler ma troisième...

Le 29 Février 1996, 15 heures 00.

Le monde semble découvrir Vermeer, je n'en reviens pas. Depuis toujours ma passion pour le maître de Delft ne trouvait que de rares échos, et soudain c'est la ruée vers La Haye où vingt-deux de ces toiles sont présentées à "la foule"... J'écris ce mot intentionnellement en relief, pour souligner ma réprobation de l'art populaire.

Il faut mériter certaines choses et sans culture historique, sans la perception des composantes intellectuelles de l'oeuvre, je ne crois pas aux "larmes d'admiration", tout au plus à un vague sourire étonné.

Le 4 Mars 1996, 14 heures 00.

Réellement le temps manque, je commence souvent ces lignes par cette constatation, mais ces textes auront été révélateurs de cette évidence. Nous avons un capital temps et nous voulons tout faire. Il nous faut donc choisir... et la difficulté d'effectuer des choix aura été le guide de ma vie. Je ne sais pas si cette attitude est une constante humaine ou juste une faiblesse de certains!

Pour les années que j'aborde, "Les derniers jours de Pompeï" serait une métaphore assez éloquente.

Septembre mille neuf cent soixante-cinq, je suis devant la grille des Minimes, j'aborde mon redoublement en troisième, dans ce qui est aujourd'hui le lycée Jean Moulin. Je suis juste à la bascule entre le monde de l'enfance et l'âge adulte, mes loisirs, mes week-end, sont déjà ceux d'un adolescent de dix-huit ans, mais je n'ai que quinze ans et dans mes études cette maturité commence à me nuire.

Tout au début de cet ouvrage, j'ai établi à quel point le cadre de vie induit un comportement. Je peux d'autant plus l'affirmer que, particulièrement dans les trois années à venir, cela aura une importance particulière pour moi.

Au dernier étage de la maison de sainte Foy, j'occupais depuis peu, une chambre immense... deux fenêtres en façade pour éclairer environ trente mètres carrés de plancher. Détail important, ce "logement" était relativement séparé de l'appartement familial, et jusqu'en mille neuf cent soixante-sept, mon père me poussera à l'indépendance... Quand il comprendra le lien ténu entre l'autorité et la liberté, il sera trop tard!

Il jubilait de me voir enfin à son image, j'avais délaissé mes loisirs "benêts", pour enfin viser les seules activités, viriles à ses yeux: La fête... les filles... et l'alcool, seule ombre à sa satisfaction, je ne jouais pas aux boules. Ses rêves étaient bien supérieurs à la réalité, et les frasques qu'il imaginait pour son fiston ne relevaient encore que du simple

flirt... Mon côté sentimental, ne me poussait certainement pas vers un rôle de mâle “macho”... comme il l’aurait souhaité!

Ma liberté devenait totale, et entre quinze et dix-sept ans elle ne fut pas contestée, plutôt même encouragée. Mes parents me laissaient l’appartement chaque fin de semaine, avec frigo et placards copieusement garnis de victuailles et boissons... Alors bien sûr, mes copains trouvaient chez moi, l’hôtel pratique pour passer la nuit avec la copine, d’autant plus facile à conquérir que l’alcool coulait à profusion. Et même quand le bar familial venait à se tarir, la cave de vins fins du grand-père subissait nos incursions... Il y avait un certain snobisme à s’enivrer au Pommard plutôt qu’à la Kronenbourg!

Mon père trouvait très marrant de retrouver chaque dimanche soir, en rentrant de sa maison de campagne, son appartement dévasté, verres brisés, bouteilles vides, et frigo itout... il retrouva même un soir un préservatif “usagé” au fond de son lit qui le fit beaucoup rire. Il avait enfin une progéniture digne de lui, et non pas ce crétin de morveux plaintif, élevé par sa grand-mère.

Il est vrai que je changeais totalement, mais comme toujours les ficelles de la vie étaient étroitement mêlées. Je cherchais à plaire à mon père pour exister à ses yeux et lui me laissait cette liberté pour modifier mon caractère ... mes copains plus âgés profitaient sans doute de moi, mais je me servais aussi d’eux

pour grandir plus vite. Ils avaient de nombreuses copines, et je ne risquais pas de rencontrer au lycée les filles qui peuplaient mes soirées en boîtes et de toute façon je n'avais pas encore de voiture. Dans une bande, celui qui possédait une "caisse" avait forcément droit à toutes les faveurs.

Trente ans après, je sais qu'une projection trop rapide dans le monde adulte, ne se fait pas sans risques et je n'étais certainement pas mûr, pour sauter les étapes ainsi. Je me souviens de cette époque comme d'une débauche de folies, destinées à affirmer mon existence, j'ai même un samedi prêté l'étage à des copains "musicos" pour leurs répétitions... Mon oncle Gilbert est monté, un manche de pioche à la main, pour stopper la déferlante de décibels.

Tout ceci était une période de transition, mais ce mot est peut-être le fil directeur de ma vie... "la transition", le passage d'une génération à l'autre, soixante-huit mûrissait doucement dans les esprits. La mode "beatnik" commençait à infiltrer l'hexagone, vivre à Lyon pour un jeune "branché" de l'époque, ne se concevait pas sans des séjours sous le pont de la Feuillée... Sur son quai, rive gauche de la Saône, un vrai voyageur faisait parfois escale. Il nous parlait du rêve de liberté des pays scandinaves, en grattant sur une mauvaise guitare sèche une mélopée de Bob Dylan ou de Joan Baez. Mais tous ceux qui, torse et pieds nus, se faisaient dorer au bord de l'eau, n'étaient le plus souvent que les fils de la petite

bourgeoisie locale. Seuls les plus courageux couchaient sur place, les autres remontaient dans les banlieues cossues de l'ouest lyonnais. Ils s'encanaillaient par une révolte, qui servirait parfois à leur forger le caractère, pour reprendre l'usine "à père". Il y eu aussi du déchet, et des purs, de ceux qui finirent un jour à Goa, poussés par un nouveau vent moderniste soufflant de l'Asie... croyant trouver dans chaque dose le bonheur dont ils avaient tant rêvé!

J'ai touché à tous les dérivés du cannabis, mais la vraie fuite ne m'a jamais attirée... C'est pour cette raison que je ne me suis pas trop inquiété de la drogue pour toi Audrey. Mon expérience me prouvant que le terrain est, ou n'est pas, propice à cette dérive. S'inquiéter ne sert à rien et je préfère t'aider à construire une personnalité solide, bien plus protectrice que tous les discours d'un père moralisateur.

Le 6 Mars 1996, 12 heures 10.

J'ai retrouvé mes habitudes du Bar du Palais, je dois m'astreindre à une séance d'écriture hebdomadaire au minimum. Important aussi d'essayer, comme avant chaque période, de discerner les moments clefs, permettant de renouer avec l'atmosphère qui recouvrait cette époque. Tout un cortège d'éléments distinctifs, mode, langage, musique, forment un cadre à des attitudes que je qualifierai de "génération".

Combien d'années durent ces modèles et quels éléments sociaux provoquent les changements?...Peut-être l'évolution n'est-elle que le reflet des désillusions.

Une seule certitude, ta génération est en bascule par rapport à la mienne et je suis assez satisfait de trouver "ta" musique inaudible et de ne pas comprendre tes phrases à la syntaxe très "branchée"... Tu es bien dans ton âge, et tu construis l'avenir avec un sourire bienveillant sur mon époque, pour avancer juste d'une case dans la construction humaine, sur un échiquier qui possède sans doute des limites... à voir... à croire... et surtout à définir!

A quinze ans, je désirais m'imprégner de cet esprit aujourd'hui baptisé "soixante-huitard". Avec le recul, je ne crois pas que notre génération est marquée le siècle uniquement au travers des événements de mai soixante-huit, nous avons seulement été le pendant à la génération de l'occupation.

D'ailleurs pour l'instant, aucun pavé ne traverse ces pages, car en cette année soixante-cinq je cherche juste à m'identifier méticuleusement aux critères en vogue à l'époque...cheveux longs, Rollings Stones, chemises à fleurs et chaussures pointues à se garder, pour la vie, un oeil de perdrix à chaque orteil!

Le 14 Mars 1996, 12 heures 00.

« Nous décomposons notre existence, en des avants... et des après... les événements peuvent-ils à ce point nous modifier en profondeur? »

Je n'avais pas la réponse en écrivant cette phrase, aujourd'hui après avoir disséqué et analysé une partie de ma vie, je sais que c'est pour moi une vérité absolue. Je n'ai pas structuré ma vie de façon linéaire, mais par "à coups" et chaque période se délimite assez précisément, tout en possédant elle même des divisions "étalonnées"... et ainsi de suite, une sorte d'immense armoire à tiroirs imbriqués! Sans doute un marqueur précis de ma tendance au cartésianisme.

Dans cette chambre évoquée récemment, je me suis contenté de vivre, ou survivre, dans le bruit des tiroirs violemment ouverts... Elle garde donc une place importante dans mes souvenirs, elle est l'endroit où j'ai saboté l'avenir, mais aussi rigidifié mon caractère actuel.

Elle portait tous les symboles de mon temps. Un mur entier recouvert de posters... Che Guevarra, Ho Chi Minh, Mao pour l'engagement révolutionnaire... Peter Fonda chevauchant sa Harley et le regard de James Dean pour le côté fureur de vivre... Lumières rouges, vertes et bleues dans tous les recoins pour le ton psychédélique, mais aussi pour séduire les filles... bougies recouvrant des bouteilles de grand-marnier, pour le look "écolo-crêperie", alors très en vogue. Sans oublier un "Teppaz" installé dans une caisse en

bois pour donner l'illusion de la stéréo, rarissime à l'époque...

Pour renouer avec le fil du temps, j'ai juste à m'effondrer en rêve, sur le lit d'angle, et dans la pénombre m'assourdir des tubes de ma jeunesse. J'ai perdu tous mes vinyles, j'aimerais pourtant retrouver la sonorité de "Gloria" par les Thems (les créateurs de ce tube remixé par tous les groupes depuis trente ans)... ou entendre la voie de Brian Jones...

Un impératif absolu, la lumière ne devait pas pénétrer dans ma tanière, quelque part le noir représentait bien mes désirs. Au centre de la pièce trônait mon chevalet, car la peinture occupait dorénavant mes nuits. En choisissant, pour me faire la main, de reproduire des Frans Hals ("le buveur" est actuellement chez ma mère), des Chardins ou des Van Dyck, j'ai réalisé plus tard que mon attrait pour la peinture n'était pas que "pittoresque". Si la musique ne m'atteignit qu'au travers d'un phénomène de mode, la peinture provoquait en moi une vibration profonde et sincère... et je continue d'éprouver ce subtil bonheur, même si je ne touche plus à la matière, qui était le fondement du plaisir. Comment exprimer, à celui qui "ne connaît pas", l'expérience intellectuelle et sensitive, du mélange des couleurs... pour faire naître un autre ton, pas n'importe lequel, juste celui que l'oeil désire, ou que le cerveau imagine! La pratique du pastel m'attirait justement pour ce touché des nuances, sentir les couleurs se

fondre sous le frottement du doigt, inconsciemment imprimé au plus juste.

Au sujet de la musique, mon rejet fut aussi dicté par un manque d'oreille musicale, assez démoniaque. Mes guitares, car j'en possédais, ne purent jamais être accordées sans l'aide de mon copain Michel, seul capable de différencier un "do" d'un "la"...

Au fil des années cette chambre devint mon fief, au sens féodal du terme, et quand mon père voulut me faire plier, le blindage de ma porte, les verrous multiples, les pancartes "Entrée interdite"... transformèrent mon univers en un redoutable château fort. D'autant plus imprenable que passionné par les armes, je ne manquais... ni de revolvers, ni de munitions!

Afin de m'entraîner, j'avais renforcé d'une plaque de fonte ma cheminée, et je passais mes nuits à couper la flamme des bougies avec un pistolet d'alarme trafiqué pour recevoir du calibre vingt-deux. Mais je possédais aussi toute la gamme du 7,65 au 11,43 pour repousser les "assauts" paternels quand plus tard il me menacera de ses chevrotines...

Comme tu le vois Audrey l'ambiance n'était pas "cool", elle se dégradera surtout un peu plus tard, quand j'ai rencontré Danielle. Mais ce ne fut que la matérialisation d'une rupture déjà consommée. Je pense même qu'il n'y eut jamais de relations autres que superficielles entre mon père et moi, toutes ces querelles à venir ne s'appuyant alors que sur des

prétextes. Je ne peux que dater des faits, avec leur degré de méchanceté paternelle et son corollaire de rancoeur filiale...

Mais ceci est une autre histoire, à venir... toujours inscrite au crayon sur cette carte d'Europe que je serais incapable de détruire. Avant il y a les préparatifs enfantins du périple au Cap Nord, et mon premier grand amour, révélation involontaire de la profonde bêtise paternelle... et maternelle!

Le 21 Mars 1996, 11 heures 30.

Une année mille neuf cent soixante-six en demi teinte, avec le compromis entre loisirs et scolarité encore possible, et surtout une décision, oblitérant l'avenir, quand à la fin des vacances d'été, passées à Aiguebelette en compagnie des copains... mais sous la surveillance de ma grand-mère, j'ai décidé de partir seul l'année suivante.

Question préalable au père, qui en ce temps-là maîtrisait encore l'autorité, réponse favorable... Il m'imaginait en bicyclette sur la côte d'azur, pédalant sur les traces de ses vacances passées, alors qu'un projet aussi grandiose que farfelu, germait dans mes méninges.

Une punaise, fixée bien au-dessus du cercle polaire, matérialisait mon objectif sur la carte d'Europe fixée au mur de ma chambre. Ce minuscule cercle de métal

doré, fit à mon père à peu près l'effet d'une douche froide... ponctuée d'un refus aussi catégorique que ma ferme intention de passer outre et d'apercevoir coûte que coûte, le soleil de minuit au Cap nord, si possible en compagnie d'une blonde suédoise.

Michel était du projet et pendant un an, nous avons planifié ce voyage en stop sur des rêves de trappeurs, d'ours blancs et d'esquimaux. Le sac final comportera du fil et des hameçons, ainsi que des pièges, pour se nourrir... voire survivre, une gourde d'eau de vie pour ne pas geler vivants, et une boussole pour tracer notre route. Cette parodie de "Tintin au Cap nord", était frappée du sceau de l'immaturité, mais nous étions têtus et surtout nous sentions qu'il fallait concrétiser nos rêves. Echafauder des plans sans jamais agir, comme la majorité, nous apparaissait justement lâche. Scolairement ce fut une bonne année, j'arrivais encore à faire la part des choses dans ma révolte, le saccage de la scolarité serait pour l'année suivante. Mes parents et grands-parents avaient donc peu d'arguments pour maintenir une opposition. Le refus de participer financièrement à ce voyage, devint un argument palliatif.

Pour contourner l'obstacle, j'ai arrêté l'école début juin pour m'embaucher sur le chantier de l'autoroute A6, où mon père travaillait. Pour un salaire horaire de misère, samedi et dimanche, de cinq heures du matin à dix-neuf heures, je devais encaisser environ mille

francs au soir du trente juin, et c'était une belle somme pour l'époque.

Un des plus beau souvenir de la mesquinerie paternelle fut quand il me remit l'enveloppe du soir de paye. Il déduisait les repas de midi pris en sa compagnie, les trajets, et une pension... Car puisque je travaillais, je devais participer aux frais familiaux! Putain de racines de haine qu'il a planté ce soir là!

Mais rien n'aurait pu empêcher mon départ, pas même l'amour qui me taraudait les neurones, depuis ce dimanche d'avril, où j'avais posé la tête au creux de l'épaule de Geneviève, une gamine rencontrée dans une "boum" à la croix-rousse. Etant coutumier du grand amour, j'en connais à présent l'étendue, la portée et surtout la durée... mais j'étais jeune à l'époque, et tellement avide de tendresse!

Le 28 Mars 1996, 12 heures 10.

Je suis donc parti pour la Norvège. Je ne tiens pas à te narrer par le détail toutes les péripéties de ce voyage, ou plutôt cette circonvolution à travers l'Europe. Non, je préfère te commenter les pics émotionnels qui jalonnèrent cet été libertaire...En trois mois, je suis passé de l'adolescence conjugulée au temps de l'enfance à un caractère d'homme sinon brisé, du moins perturbé.

Quand les portes de la 403 de mon grand-père se sont refermées, nous laissant seuls avec nos sacs à dos,

nous étions à la fois sûr de nous, et inquiets. Le vieil homme, pourtant si rigide, avait eu la gentillesse de nous conduire aux portes de Lyon, sentiment d'autant plus évident qu'il fut le seul à m'encourager d'un peu d'argent pour ce voyage. Après le "racket" paternel, mes finances étaient si justes que je ne me faisais pas d'illusions, il me faudrait ou voler ou mendier... Les deux perspectives ne m'effrayaient d'ailleurs guère et une morale assez "élastique" me disait déjà, que la première hypothèse serait largement utilisée.

Quelques heures d'attente avant la première voiture, le premier contrôle de police pour "délit de faciès", et la gourde d'alcool vidée, plus pour nous remonter le moral que pour nous réchauffer... Le départ fut loin d'avoir la grandeur de nos ambitions.

Mon caractère d'organisateur militaire, ne date pas d'aujourd'hui et j'avais planifié un maximum cette expédition "polaire". Nous avions un kilométrage journalier minimum à avaler et j'avais décidé d'avancer à marche forcée la nuit durant...si le contrat n'était pas tenu! Une telle rigidité comportementale fut fatale à mon compagnon.

Nous venions de franchir le Rhin, et je revois encore cette bretelle d'autoroute où notre belle association s'est terminée en engueulade. Epuisé par une nuit de marche il voulait dormir... et moi continuer. Nous étions tellement intolérants, tellement rebelles à toute concession qu'il est parti dormir dans un champ voisin et moi je suis monté dans la première voiture

ayant stoppé. Notre voyage à deux, fruit d'une année de préparation, avait duré quarante-huit heures! Et je me retrouvais seul pour affronter l'aventure, je ne savais pas encore que je ne suis pas, mais alors pas du tout, un solitaire.

Il faudrait un livre entier pour commenter la panique d'un gamin de dix-sept ans, ne parlant pas l'allemand, n'ayant jamais utilisé le métro parisien, et donc perdu dans celui de Hambourg...pour détailler la survie faite de chapardages à l'étalage, de mendicité, avec « pour continuer la route » traduit sur un carton. Et vers la fin du voyage, les craies sur les trottoirs, pour nous assurer une vie marginale certes, mais finalement confortable.

La montée vers le grand nord ne dura pas très longtemps, quelques jours tranquilles à Copenhague avant de fouler la terre suédoise à Malmoë, cela aurait dû me motiver mais entre Göteborg et Oslo le moral déclinait si vite qu'une rencontre avec deux filles fut fatale à mon aventure. Elles cumulaient en effet les avantages d'être du sexe opposé, de posséder un véhicule et surtout de rentrer sur Bruxelles... Je pris donc la route, si tentante, du retour.

Mon but était surtout, de rejoindre au plus vite la France, et surtout la côte atlantique du côté de Royans, où Geneviève passait des vacances avec ses parents. Jeune l'amour nous abuse d'autant plus, que nous manquons d'expériences... donc d'échecs et de

souffrances, je ne doutais donc pas un instant, que cette “pulsion” était réciproque.

J’ai donc retraversé l’Europe au pas de course, pour en arrivant, un soir de début août chez elle, sentir la gêne évidente de sa mère pour m’indiquer où je la trouverais! “Tarte aux Pommes”, le bar où j’ai retrouvé cette fille, amoureuse d’un autre, résonne encore aujourd’hui comme ses noms de batailles calamiteusement perdues... style Azincourt. J’avais idéalisé des sentiments naïfs, et ma sensibilité, en abusant ma conscience, venait de me jouer un tour. Au fil des années qui ont suivi, je suis arrivé à me protéger un peu, mais il y eut encore beaucoup d’autres moments identiques. Jusqu’à douter que l’amour soit une donnée saine, entre les hommes et les femmes. Je crois, que sinon la haine, mais au moins la méfiance et la défiance, sont une bonne protection. Les femmes, surtout celles que je voudrais aimer, devinrent synonymes de faiblesse, d’arnaque, et plus particulièrement une source de déception.

Mais sur le retour pluvieux, dans cette traversée en stop du massif central, je n’imaginai pas que le coup le plus rude m’attendait, donné par mes parents. Ceux là mêmes, qui normalement, auraient dû aider un adolescent à passer ce type d’épreuve. Bêtise redoutable, méchanceté à l’avenant, la haine à leur égard ne m’a plus jamais lâché!

Le 4 Avril 1996, 13 heures 00.

Il y a bientôt un an, je ne savais pas à quel point certains moments clefs de mon adolescence, seraient des écueils à surmonter. Et cet instant de l'été, où j'ai quitté l'enfance, pèse plus que tout autre, dans cette difficulté partielle à m'exprimer.

Récemment, j'ai revécu ces instants lors d'une explication avec ma mère... Trente années me semblaient un délai de cicatrisation suffisant, et pourtant face à son incompréhension, les larmes sont revenues avec la même cuisante douleur attachée à l'éternelle question: Pourquoi?

Ce moment de l'été, est sans doute la pierre angulaire, sinon de mon déséquilibre, du moins de mon échec scolaire. Au retour de Royans, triste comme un adolescent en échec amoureux, j'ai commis l'erreur de chercher auprès de mes parents un quelconque réconfort.

Il aurait mieux valu me fermer, comme plus tard, et les juger indigne de toute émotivité, toute poésie, tout sentiment... Je n'aurais pas dû narrer ma déconvenue car face à eux, et tout particulièrement mon père, il ne fallait jamais se découvrir. Pourquoi ont-ils inscrit sur ma carte d'Europe, une flèche pointant Royans, avec « pour être cocu » en légende? Pourquoi quand, au dîner, je lui ai demandé justement des comptes, le père m'a asséné « les cons comme toi sont toujours des cocus... », pourquoi tant de hargne, de méchanceté, à l'égard de son fils?

Je me pose encore ces questions, car même la bêtise n'est pas une réponse. Même écrire ceci, à quarante-cinq ans, n'est pas aisé, et ce court texte sera suffisant pour aujourd'hui. Je laisse ainsi mon adolescence au détour d'une page, quand je me suis levé en insultant ce père. Quand inconsciemment, j'ai dégainé la haine comme seul système fiable de défense, avant de repartir à travers l'Europe.

Et cette haine, ce mépris, volcanisme d'un repas de midi noyé dans la crasse bêtise parentale, ne m'a plus jamais quitté. La seule bonne question reste de savoir si justement c'était uniquement de la bêtise! Même les rognons au madère n'arrivent pas à tout oblitérer.

Le 5 Avril 1996, 13 heures 45.

Je refuse de me perdre, dans une suite de détails, racontant par le menu la suite du voyage. Depuis que j'ai commencé ces pages, tu dois savoir, que les actes ne sont que le décor de la vie, et que quelques événements seulement, délimitent la route.

Cette fin d'été soixante-sept, sera marquée par quelques uns de ces hasards "directionnels", comme celui, qui sur une autoroute Italienne, verra la première voiture stoppant se diriger vers Le Grand Saint Bernard, et donc la France via la Suisse... Alors que nous avons décidé, avec un copain de rencontre, de filer vers les Indes si elle prenait la direction de Milan.

La fin du périple, ce sont les semaines passées à Genève, où j'ai connu ma première aventure sexuelle, avec une fille dont j'ai oublié le prénom! Et puis les craies sur le bord du lac, pourchassés par la police helvétique, et la manche pour survivre, plutôt confortablement, avec encore le rêve de filer fin septembre vers Amsterdam, pour s'embarquer vers le Mexique... Mais quand la brume d'automne, a commencé à tomber sur le lac, les aurores sont devenues plus fraîches, dans mon duvet et dans mon âme.

Alors le spleen eut raison de ma révolte, et quand les copains plus âgés, se mirent en route vers la Hollande, j'ai utilisé les quelques francs Suisses encore en poche, pour prendre un train en direction de Lyon... Le rapport Francs/kilomètres étant inférieur à la distance, il m'a fallu stopper vers Belley, afin de rejoindre mes parents aux Bessons, ce petit hameau des bords du Rhône, non loin de Yenne, où ils passaient les week-end.

La rentrée scolaire était déjà passée et les retrouvailles avec mon père furent à la hauteur du personnage... tact, finesse et psychologie! Etais-il inquiet de mon absence prolongée? Il ne l'a manifesté d'aucune façon.

En guenille, les cheveux sur les épaules, je choquais dans cette zone rurale. Mais surtout, ses amis campagnards auraient pu douter un instant, un seul, qu'il n'était pas homme à se faire respecter de son

fil... de sa femme, de son chien! Alors les “pédés” de mon espèce avec les cheveux longs, manu militari, chez le coiffeur du village, tondeuse en action et boule à zéro assurée... « tu me le soignes, je fais mon tiercé et je repasse »...

Je n’avais pas encore la carrure pour l’affronter de face, alors une nouvelle fois la haine m’a servi d’exutoire pour surmonter ce moment de honte. Mais le jeune homme qui allait retrouver, avec quelques jours de retard, une classe de première scientifique au lycée, n’avait plus aucun point commun avec l’enfant, qui en juin avait terminé brillamment sa seconde!

La confiance n’était plus là, et je rêvais déjà de jeter des pavés à la gueule de la société... pour qu’elle en crève. Tout avait été trop vite, et aussi trop mal. Les années “mentales” se trouvaient en inadéquation avec ma carte d’identité, alors quand j’ai aperçu la “tronche” boutonneuse des gamins qui allaient m’accompagner une année durant, le mot “fin” s’inscrivait déjà en filigrane sur mes études. Toutes les devises futures des Punks, “No futur”, “No limits”, “sexe and drugs ”... m’allaient assez bien. Seule la rencontre, en octobre, avec ta mère, à donné une fragile direction à ma vie, me permettant de trouver une sortie honorable.

Mais je crois que nos systèmes de défense, ne fabriquent que des itinéraires fléchés. Nos choix ne servant, qu’à nous auto-protéger au mieux... Quelle part de liberté nous reste-il pour manoeuvrer si je suis

dans le vrai? Sans doute assez peu, et la notion de liberté n'est un leurre de plus pour nous faire avancer.

Le 22 Avril 1996, 12 heures 17.

Je piétine désespérément pour avancer, dans ce que je qualifie à présent, de "mémoires". Le goût d'écrire est pour moi un mystère, lié à un nombre important de paramètres interactifs, et peu quantifiables. La déprime, par exemple, est un coupe désir... mais le bien être aussi, comment jongler de l'un à l'autre en restant affûté?

La pause du mois de mai à venir, entièrement consacré à l'escalade et aux voyages, va me remotiver. Mais j'ai bien conscience que pour être efficace, je devrais me retirer du monde un tant soit peu. La solitude contemplative étant, particulièrement chez moi, propice à l'inspiration. Les autres, lorsqu'ils sont trop proches, font partie intégrante de ce tumulte de la vie, qui m'empêche de trouver la concentration...

Mon existence est déjà bien entamée, même plutôt dans sa phase finale, et je ne sais toujours pas comment l'empoigner, pour ne pas dire comment la vivre, pour être efficace! La vision d'une route exacte à suivre, qui m'a abusée dans ma jeunesse... et même longtemps après, m'a quitté définitivement. Sans doute est-ce une part de cette certitude brisée qui me perturbe aujourd'hui.

Avant de relancer la machine à remonter le temps, je relirai mes dernières pages, afin de donner une cohésion à cette suite, qui devrait déboucher, au travers de cette dernière année scolaire, sur ma vie d'adulte!

Mon esprit, et ma mémoire en particulier, situent difficilement dans une phase déroulante du temps, cette année soixante-huit. Je l'appréhende plutôt, comme un épiphénomène dans ma vie, suffisamment important pour néanmoins avoir infléchi ma route de façon conséquente et durable. Je voudrais comprendre comment s'organise avec finesse le chaos, car je m'aperçois en écrivant que toute existence étant rythmée par des hasards et des interactions elle n'est que chaotique.

Nous ne nous structurons pas, nous nous hasardons dans des impasses successives, dont nous ne sortons que par l'ultime cul de sac de la vie! Dans les couches profondes de la personnalité, "volonté" est dépourvu de sens. Quand les mots, frappent l'esprit comme une hache, allument des rêves... ou réveillent des angoisses, nous croyons en leur pouvoir. Mais le trait de l'écrit perforant notre rétine, fiche toujours sa flèche de certitude, en arrière de notre volonté. La raison n'éclaire jamais notre chemin! Pavèse et son ultime phrase, m'obsèdent de jour en jour un peu plus...

Le 25 Avril 1996, 12 heures 06.

Cette dix-huitième année, ce moment suspendu entre l'école et le monde du travail, ces journées de mai révolutionnant plus ma conception de la vie que la société, ces nuits passées à ruminer ma rancœur envers les adultes... et la société en général. Ces trois cent soixante-cinq jours de fin d'un monde sont particulièrement difficiles à décrire, et sans doute encore plus à analyser.

L'adolescence est une période trouble et créative, dont le poids pèse sur des épaules fragiles. Une aide, surtout morale, incombe normalement aux parents, et j'accuse les miens de n'avoir jamais fait l'effort de découvrir cette évidence! Dois-je leur trouver des excuses? Cela me permettrait, ou plutôt m'aurait permis de passer les écluses difficiles, pour déboucher dans l'estuaire de la vie avec moins d'amertume.

C'est une bonne question de m'interroger sur cette absence de mansuétude, elle explique peut-être un trait de mon caractère, pesant sur ma vie d'adulte; ce refus des excuses, des circonstances atténuantes, des prétextes... Les actes jugés dans leurs conséquences et uniquement dans ce cadre, sans tenir compte des causes. Cette attitude m'apparaît comme un désir d'absolu, d'idéal, même si je sais par expérience qu'elle est l'antidote d'un bonheur, toujours prompt à s'abreuver aux fontaines de l'aveuglement. Ne pas voir, ou s'imaginer apercevoir autre chose, est une

attitude plus constructive, mais je n'arrive pas à prendre en défaut mon raisonnement pour accéder à cette morphine qui atténue les blessures de la vie.

Les actes dans la froideur de leur résultat, mais aussi nous regarder dans un miroir avec cette même rigueur, assumer ce que l'on est... parce que nous le sommes. Si nous arrivons à approcher cette perfection, nous accédons à un ersatz d'invulnérabilité.

Début Mai 1996... date et heure inconnue!

Ce mois à venir, consacré à des voyages, sera je l'espère une pause bénéfique, car je sens ma pensée devenir confuse, et écrire n'a plus ce goût de construction qui me portait auparavant à récidiver. Tout me lasse, et souvent assez vite, avant d'entamer cette longue marche épistolaire au travers du temps, j'aurais dû prendre en compte cette facette négative de ma personnalité,. Une analyse plus sensible, aurait aussi permis de mettre en relief la difficulté de l'exercice, car si dans mes premiers chapitres le mode du journal m'apparut comme un moteur, je discerne à présent, dans cet éternel échauffement avant l'effort, les chausse-trappes d'une marche saccadée. Dans la complexité, du périlleux exercice entamé depuis bientôt une année, je suis le funambule qui traverse le vide, mais je souffle aussi le vent qui me déséquilibre, et je tends et détends le câble au rythme de ce

journal... Et l'autre rive n'est peut être que le mythe de sisyphé!

Je t'ai déjà parlé de soixante-huit, mais il me faut d'abord en terminer avec l'année soixante-sept, où ce livre adressé à ma fille trouve ses racines, puisque ce fût la rencontre avec ta mère qui aura marqué cet automne particulier. Si nous admettons la vie, comme une suite de hasards donnant les directions, je trouve la métaphore d'une gare de triage, assez étalonnée à ce mois d'octobre... Ces soirées où mon âme s'est fissurée à la guerre contre le père, cette lutte porteuse bien des années plus tard, de la difficulté à rompre avec Danielle, un édifice qui m'avait tant coûté. Si toutes ces hypothèses sont réelles, alors il faut voir dans ce premier dimanche d'octobre soixante-sept, la préface de cette psychothérapie.

A l'adolescence les couples se forment souvent par le jeu subtil des relations, quand nous mettons en contact le copain avec l'amie du flirt du week-end précédent... et nous n'avons pas échappé, ta mère et moi à cette règle !

Je me souviens que ce dimanche était froid, un copain de la bande sortait avec une amie de Danielle, qui n'existait à ce moment figé d'un début d'après-midi d'un dimanche d'automne, qu'en terme de "gibier" potentiel. Ce devait être un autre, mais de désistement en renonciation, c'est moi qui ai filé avec un dénommé Maurice à ce rendez-vous!

Il faudrait croire au destin pour imaginer qu'un fil conducteur existe entre les paramètres anecdotiques, ayant meublé ces heures, ces courts moments pourtant porteurs des jours et des années futures, où l'avenir s'est tissé en déclinant toutes les formes de "pourquoi pas!" ... Mais il en va presque toujours ainsi car "je veux" et "je décide" sont rarement au rendez-vous de nos histoires personnelles. Nous aménageons plutôt le hasard, en le déguisant avec des oripeaux de volonté!

Le 15 Mai 1996, 12 heures 15.

Dans quelques heures, je vais retrouver, en conduisant, le mode de la fuite qui convient si bien à mon association avec Renée. Sous prétexte d'une activité de plein air, nous justifions notre démission sociale et familiale, et de plus en plus seuls dans notre véhicule en forme de vie, nous filons vers les falaises en feignant d'oublier que la vie est un dur moment à surmonter.

Quand ma pensée s'obscurcit, Renée ne cesse de me répéter que l'existence est une accumulation de petites choses insignifiantes... Mais la question fondamentale qui me fouille les méninges à chaque déprime, est comment arrivons-nous à continuer ce cheminement, quels sont les puissants moteurs inconscients qui persuadent l'animal d'avancer. L'instinct... bien sûr, l'instinct qui normalement ignore la raison. Je n'ai que cette réponse crédible et

je l'avance en pointillé, pour justifier la lâche bassesse des nihilistes, qui acceptent de subir ce qu'ils dénigrent, « de si petites femmes l'on fait! », écrivait Pavèse pour se donner l'audace de braver l'interdit!

Je ne sais toujours pas à quel tableau de la vie ces lignes se termineront, à quel moment je jugerai que tu peux comprendre la conclusion. Pour l'instant je me contente de lutter pour évacuer une double angoisse, revivre des années difficiles qui palpitent encore en moi, et perdre mon armure en livrant ma névrose au monde. Car ces pages adressées à ma fille seront aussi lues par d'autres, simples amis ou peut être lecteurs, mais toujours voleurs d'âme. Je sais, pour l'avoir expérimenté, qu'un fantasme réalisé ne charge plus sa force de rêve, dans nos synapses.

Quand j'aurai livré toutes mes émotions, comme l'écorché de nos planches de sciences naturelles livrait son corps, la normalité risque de m'anéantir... car la névrose a toujours une part d'excuses et la mienne était si douce à caresser, si facile pour résoudre mes faiblesses de petit homme. Mais je ne peux plus reculer car ma quête de la lucidité me force à accepter l'expérience. Ce qui marque cruellement une vie c'est l'absence de courage, elle nous confectionne une garde robe de regrets.

Tu as encore un important chemin, à parcourir à découvert, avant de comprendre que la vie n'est qu'une leçon de vie, et que tu seras, comme moi,

seule à t'interroger un jour. J'espère qu'à l'identique, tu regarderas le soleil se coucher, avec une esquisse de sourire, sans inquiétudes, avec un soupçon de cynisme permettant de voiler les petits ratés du voyage!

Le 28 Mai 1996, 12 heures 30.

Voilà, l'alternance travail/congé du mois de mai se termine et je vais enfin pouvoir me consacrer à ces pages. J'écris ceci avec d'autant plus de plaisir que le goût d'écrire m'envahit de nouveau sincèrement.

Pourtant en parcourant une nouvelle d'Hermann Hess, "le dernier été de Klingsor", j'ai perçu pendant cette longue villégiature les limites de mes capacités, et je n'écris pas "talent" intentionnellement. En dehors du style, ces pages me touchèrent d'autant plus qu'elles traitaient de l'art de la peinture, mais aussi de la vieillesse et plus particulièrement du bilan que nous laissons au travers d'une dernière création, si minime soit elle, quand elle devient la somme de nos connaissances, la transcendance de notre expérience. Mais surtout en lisant ce court texte, j'ai senti à quel point l'art de faire pirouetter les mots autour d'une ponctuation bien dosée, était éloigné de mes moyens. Quand les phrases fouettent l'inconscient du lecteur, pour réveiller ses peurs existentielles, quand les idées justes, précises, taraudent nos angoisses en les sortant de l'ombre.

La trace de mon esprit sur cette page, n'atteindra jamais cette perfection chirurgicale, mais qu'importe, je vais reprendre avec un réel délice ma correspondance avec ma fille, ce moi même d'un autre âge et d'un autre sexe mais néanmoins une part de moi. Même si cette joie, de combattre la page blanche, est mâtinée de crainte, comme un bombon doux au palet, mais lourd à digérer.

Le 6 Juin 1996, 21 heures 50.

Celle, ou celui, qui lira ces lignes avec un peu d'esprit analytique et un soupçon de perspicacité notera que l'heure mentionnée n'est pas banale! Il est en effet très rare que j'écrive en soirée, je préfère pour cette activité le temps de midi, non que je ne sois pas comme il se dit "du soir", mais plutôt parce qu'une certaine solitude intellectuelle est nécessaire à ma concentration. Malheureusement, je ne dispose pas dans le logement que je partage avec Renée, de cet espace de créativité que certains trouvent dans leur bureau, c'est donc aux terrasses des bars, ou dans les salles l'hiver, que la presque totalité de cette prose aura vu le jour.

Mais ce même lecteur aura beaucoup de peine à discerner une autre modification, beaucoup plus subtile, à savoir que ces quelques lignes, écrites ce soir, le sont en frappe directe, alors que tout le reste de ce livre était rédigé sur le mode du brouillon que

l'on reprend ensuite au propre... Le besoin d'écrire doublé du désir sans doute d'arriver un jour au terme de cette gageure me pousse à cette innovation.

Pour pouvoir continuer la suite chronologique de mon adolescence, il faudrait lui découvrir une logique, et tout particulièrement comprendre pour quelle raison mon père voulu briser cette amourette avec ta mère. J'ai par contre, bien analysé par la suite, les raisons presque psychiatriques qui me poussèrent à chercher dans cette relation stable un réconfort mais aussi un antidote au déséquilibre pathologique de mes parents, éternels insatisfaits, velléitaires et cyclothymiques... ce schéma que je connais d'autant mieux qu'il est le virus, ou le parasite, de ma propre vie.

Les systèmes de défense qui te poussent vers la meilleure des issues pour fuir le danger me criaient sans doute de toute part que cette fille timide et réservée servirait de couvercle à la marmite, où bouillonnait le jus acide de toute ma haine contenue, envers le monde, qu'elle servirait de coupe feu à la paranoïa, et que cette bouée sur la mer, même si je ne l'utilisais que pour trouver un port, était à ce moment précis de mon évolution l'unique issue!

Je développerai certainement tous ces thèmes, que je pense bien maîtriser, mais il m'est impossible de trouver la moindre raison "intellectuellement" valable pour comprendre l'acharnement de mon père à saboter cette liaison. Car il mit tout le poids de sa maigre autorité paternelle mais aussi toute la ruse

propre à ma famille pour faire basculer ma volonté. Cette lutte acharnée de deux années, ne m'a pas épargné, mais il m'arrive aussi de penser que j'ai puisé, dans ce combat, la force nécessaire pour m'extraire du borbier familial. Ce cloaque où mon frère est resté empêtré, prisonnier de la toile d'araignée de sa psychose. Oui, je crois juste d'écrire, qu'il n'a pas eu ma chance.

D'extrêmement libérale, l'éducation paternelle tentait de devenir stricte... Mais ce vocable, "éducation", est tout à fait impropre, pour désigner les leçons que j'ai reçues, à propos de la vie. Nous oublions trop souvent de relever la part psychanalytique des mots, ils ont un contenu et tout particulièrement celui ci "éducation", qui sous-entend une notion qualitative, une volonté d'enseignement et de construction. Les mots, que nous lançons dans le vent, peuvent avoir la précision du laser dans leur définition, mais aussi la vision grand angulaire, de tous les "non dits" de leur contenu... Ainsi le chiffre trois est parfaitement calé entre deux et quatre, mais il contient un et deux et même zéro, sans eux il ne serait pas... Il commence déjà à nous parler de quatre, et bien plus loin encore il nous annonce l'infini de la suite.

Ce verbiage, cette diarrhée verbeuse, n'est pas du délayage. Sous prétexte d'une peinture de ma vie, je donne aussi une "leçon de vie", celle que je pense pouvoir, ou devoir donner, pour éviter des obstacles apparentés à ceux qui jalonnèrent mon parcours... Je

suis parfois hésitant, car je ne sais pas encore, à ce niveau d'écriture, si nous sommes fondés à enseigner aux autres, et particulièrement à nos enfants, autre chose qu'une acceptation, une résignation. Admettre l'état animal, et même plus sage encore, l'état de matière, avec ses règles physiques immuables.

Décidément je n'arrive pas à tenir un cap, et sur ce parcours sinueux, le moindre petit virage se transforme en magistrale sortie de route! Gros plan donc sur le passé, j'ai dix-sept ans et mon père découvre soudain qu'un enfant, un "bon fils", doit souper à heures régulières, et aussi réclamer son autorisation pour rentrer tard le soir, et encore mille tracasseries et autres mesquineries.

Toute cette stratégie coercitive, ne se mit pas en place subitement, et sans raison, ce changement de fusil d'épaule, cette volte face contradictoire entre, « tu fais ce que tu veux... comme un homme », et « petit merdeux, tu vas obéir », fut cadencée par mon désir avoué d'une relation sentimentale stable avec Danielle. Plus mon père me sentait devenir sérieux et constructif dans cette idylle, plus il employait ses neurones à la faire échouer.

Sa vie en fut complètement chamboulée, particulièrement quand il affirma fixer le souper familial à vingt heures trente... maximum, avec refus de nourriture à quiconque se mettrait à table passé vingt et une heures. Dans une famille de quatre

personnes, dont un frère de trois ans et une mère soumise... le rebelle était aisé à identifier!

Il se forçait par la même, à rompre cette habitude, qu'il avait de rentrer manger, comme il disait, « quand lui ». Ce terme, qui avait de tout temps couvert une plage horaire comprise, entre vingt et une heure et vingt-trois heures, était plus étalonnée, sur l'heure de fermeture des bars du village, que par le moindre désir de nous retrouver.

Avant qu'il affirme son désir de ponctualité, les horaires du père me convenaient d'autant mieux que durant deux années, j'ai attendu Danielle rue Montesquieu, à dix-neuf heures souvent passées, devant la pharmacie du père Pic où elle apprenait le métier de préparatrice. Je l'accompagnais ensuite en bus chez elle, dans le quartier des Etats-Unis. L'impératif horaire imposé semblait donc rédhibitoire, au vu des distances, séparant le huitième arrondissement de Sainte Foy les Lyon... Toutes ces contraintes, qu'il me fallait surmonter, constituèrent un oedipe à la dimension de mon besoin de rupture familiale, qui pour survivre m'habitait instinctivement... Je m'en aperçois en décrivant ces années.

Le hasard, toujours lui dirige nos pas, car si ta mère avait terminé à dix-huit heures, j'aurai eu la possibilité de franchir la porte familiale, avant le couperet horaire, et la suite du chemin, certainement

lié à ce refus de toute concession, aurait été différente...

Sans l'amour, je n'aurais pas eu le courage d'une telle révolte, mais là, je n'avais aucune issue. Le bus numéro vingt-neuf, qui me remontait à Sainte Foy, ne pouvait que me déposer à vingt et une heure dix, au terminus, je m'en souviens très précisément. Et même avec la peur au ventre, je n'ai jamais pressé le pas, durant les cent mètres, qui séparaient la porte grise du terminus.

Ma mémoire est remplie d'images de cette époque, comme si ces deux années s'étaient figées dans mon esprit, et particulièrement les détails de ma rébellion face à ce père. Il allait perdre à ce jeu, bien plus qu'une simple donnée de poker, mais bel et bien substituer, au peu d'affection que je pouvais lui porter, en regard du maigre engagement paternel qu'il manifesta durant ma petite enfance, une haine tenace, encore vrillée en moi aujourd'hui dans ces lignes bitumeuses.

La saveur des rognons au madère est née de la sauce amère mijotée à cette époque précise, dans le creuset de ma chambre transformée en camp retranché!

Le 12 Juin 1996, 10 heures 10.

Je ne travaille pas, pour une fois je ne peux donc pas geindre en décrivant ce manque de temps, qui prétexte ou réalité freinerait mes ardeurs littéraires.

Non, j'ai plutôt du temps et surtout l'esprit libre, ce mot pouvant se décliner en quelques interprétations... Je ne déprime pas, je n'ai pas de soucis financiers qui induisent souvent chez moi la première proposition, aucune échéance importante ne souffle, un vent de sable d'angoisse, sur mes journées!

L'été s'installe définitivement, la canicule faisant suite à un printemps particulièrement maussade, et sous la pression du soleil, la campagne alentour semble, olfactivement, au rendez-vous. Je fais cette constatation en la parcourant, à chacun des cross qui pour Renée et moi, servent à garder un peu la forme physique, mais aussi accessoirement à combattre le stress!

J'ai tiré d'une enfance, moins "bétonnée" que la tienne, cette capacité à sentir les saisons, à voir des volailles juste à l'odeur d'un poulailler, à percevoir la fenaison ou la moisson, avec cette nuance subtile d'odeur séparant l'herbe de la paille. Même la météo est olfactive, quand l'anticyclone pèse de tout son poids il exhale en été la surchauffe de la terre, quand le vent apporte de l'ouest un souvenir de marée basse, ou lorsqu'en hiver, il pousse du nord une vision des steppes sibériennes. Un aveugle serait sans doute plus sensible à la description de cette émotion, qui me ravit d'autant plus, que je la soupçonne d'animalité.

Cette capacité, à sentir la nature, est une arme que j'ai fourbie dans ma petite enfance, lorsque j'avais un contact régulier, avec la campagne, les rivières et les

animaux. Mais au moment où mon récit navigue, je ne pouvais sentir que la fumée des caves, boîtes ou dancings, où je passais mes soirées à m’abrutir de ces danses saccadées et solitaires qui reflètent si bien notre époque... la tienne comme la mienne Audrey. Vision d’un savoureux mélange entre l’égoïsme et la solitude, les couples sur la piste ne se touchent plus, ils s’observent! Chacun, dans sa bulle protectrice, tentant de communiquer à l’autre son besoin physiologique de relation... Le terme “protectrice”, à connotation de valeur, n’est sans doute pas le mot juste, et “destructrice” serait plus réaliste.

Dans ces ambiances surchauffées que nous qualifions de discos j’ai connu ta mère et j’ai aussi commencé un peu à être infidèle... Ses parents ne lui laissaient pas beaucoup de liberté, et je souris en repensant aux démarches pour obtenir de ton grand-père une permission tardive, alors qu’elle avait dix-neuf ans! Mais ce manque de liberté me permettait aussi de sortir avec mes amis, le père a imprimé sur moi cette trace indélébile du culte des copains.

Je discerne bien, à présent, les mécanismes qui montèrent ce mariage, qui allait être sinon vingt-deux ans, mais au moins dix ans, un moment positif de ma vie. Danielle fut la bouée, à laquelle je me suis accroché, pour ne pas trop dériver, et je crois avoir été pour elle, le brin de folie, lui permettant de soulever le masque de sa propre famille, pour acquérir un peu de cette originalité, qui fait tant défaut à tes oncles.

Alors bien sûr, nous n'étions pas adaptés l'un à l'autre... mais nous avons profité l'un de l'autre!

Ce refus du père de cautionner notre couple j'en comprends aujourd'hui les raisons et ce n'est pas cela que je juge, ce qui m'apparaît inadmissible c'est les moyens employés et sans doute encore plus les conséquences à en tirer, car son attitude éclairait sa personnalité. L'année à venir, entre fin soixante-sept et début soixante-neuf, se résume à une montée en puissance de la haine entre un père et son fils, même si les racines et radicules sont ancrées plus profondes dans le passé, l'arbre de la discorde a poussé là. Et parce que je connais aujourd'hui, en tant qu'adulte et père, le pouvoir destructeur que nous pouvons posséder sur un adolescent, je justifie ces rognons au madère.

Le 12 Juin 1996, 15 heures.

Pour que tu comprennes le niveau de tension que mon père imposa à mes dix-sept ans, il me suffit de te décrire, une soirée banale de cette époque. Cette description, que ta mère peut corroborer, et qui plus tard fit dire à Massot, le psychiatre auquel je dois d'avoir eu la capacité de digérer, et même de savourer, les rognons au madère, « vous vous en êtes bien tiré », cette peinture floue est à imaginer avec une multitude de variante, mais un fil conducteur liait toutes ces soirées, un adulte brisait la construction

psychologique d'un enfant... Et que m'importe de savoir son degré de volonté, et donc de responsabilité, je ne charge en mémoire que le résultat, et le tribut qu'il m'a fallut payer, pour être enfin, je l'espère, serein! Et la nuance du "j'espère" est lourde d'espoirs mais aussi d'angoisses.

Chaque soir, j'ai donc affronté cette autorité paternelle, soudain rigidifiée, en pénétrant, à vingt et une heures vingt environ, dans la salle à manger où nous avions tous une place, bien déterminée. A la droite de la table, le père levait la tête pour répondre à mon « salut », certainement déjà nuancé d'agressivité, et répliquait invariablement « tu as vu l'heure! »... Ensuite le ton montait très vite, mon ironie ne calmant guère sa fureur... Les « y'a rien à bouffer pour les petits cons » répondaient à mes propres insultes, et je reculai vers ma chambre, dans un concert de hurlements, ponctués des jérémiades de ma mère. Pour ne pas avoir été la plus coupable, elle n'a jamais néanmoins, donné ouvertement tort à son mari.

Aujourd'hui, après la brève rémission de son veuvage, mes griefs à son égard ressurgissent intacts... Je l'aperçois vieillissante, parée de tous ses défauts majeurs, qui l'empêchèrent de s'intéresser à une autre personne qu'elle même! Egoïsme, manigances, fourberie, elle reproduit à l'identique les comportements de sa belle mère, et comme elle, n'élève ses petits enfants, qu'en fonction de son propre plaisir.

Il y a trente ans, quand elle aurait dû protéger son fils adolescent, elle ne pleurait que sa tranquillité. Bien sûr tout ne fut pas aussi noir que ce récit le dépeint, et ma mère trafiquait parfois pour me venir en aide, mais elle aurait eu à prendre position, et divorcer s'il le fallait, quand les menaces du père dépassèrent la simple correction, quand il faisait claquer les chevrotines dans son fusil de chasse, pour me prouver son autorité, quand les insultes touchaient ma virilité. Lorsque, résumé simple et réaliste, ce père ni vraiment méchant, ni vraiment stupide, ni vraiment alcoolique, mais certainement un peu le mélange de tout cela, me poussait droit vers la psychose. Et cette volonté destructrice, reste le fondement de mes jugements négatifs à son égard.

Face à sa violence, verbale et physique, j'ai sans doute réagi excessivement et il était sans doute inutile de m'armer jusqu'aux dents, pour repousser une attaque, qu'il vociférait sans cesse imminente. Je n'étais pas obligé de blinder ma porte avec des planches, et de renforcer les verrous... Mais à dix-sept ans, ma carapace de homard était trop fragile, pour supporter le poids d'un raisonnement cartésien, et si aujourd'hui, le moindre soubresaut de la vie, me pénètre à vif, c'est un reste de cette période de forte houle, où un navire fragile ne pouvait que sombrer...

Le 17 Juin 1996, 12 heures 34.

Dans le conflit avec mon père, si la hargne était le carburant de ma volonté, il me fallait néanmoins nourrir le corps, et dans le blocus alimentaire qu'il m'imposait, ma grand-mère redevint une alliée. Avec réalisme, je découvre qu'elle fut plutôt un pion manipulé. Je me suis toujours comporté en "petit Machiavel", avec aisance, la politique des alliances, étant la source de mon éducation... Une nouvelle fois je relève que ce mot n'est pas signifiant pour désigner le cursus chaotique de mon enfance!

Elle m'habitua donc, à trouver sous mon lit des victuailles, glissées là durant l'après-midi. Claquemuré derrière ma porte close, cette ruse me permettait d'injurier copieusement mon père, en le traitant d'affameur... entre deux bouchées! Elle ne cherchait pas à désamorcer par ce subterfuge la tension du conflit, elle croyait juste retrouver, au travers de ce dernier rôle utilitaire, un reliquat des années passées, quand je récitais ses louanges avec servilité, pour obtenir des faveurs.

La famine n'était donc pas la source de mes angoisses, mon inquiétude était surtout axée sur les menaces physiques proférées par mon père. Le mythe du "douze", le calibre de son fusil de chasse, qu'il menaçait de décrocher du mur pour avoir gain de cause, me fait aujourd'hui sourire, mais à dix-sept les adultes sont encore crédibles, même lui, et je croyais vraiment ma vie menacée. En m'armant pour me

défendre, en renforçant ma porte avec des planches, j'ai certainement cultivé les graines de la paranoïa.

Ma mère se contentait d'être la spectatrice de ce théâtre de l'absurde, et je lui dévoilais avec plaisir le rapport des forces en présence... Ses « vous n'allez pas vous entre-tuer », répondaient invariablement à mes « s'il essaye de casser ma porte, il n'a aucune chance, je tirerai le premier ».

J'espérais sans doute qu'elle découragerait une offensive paternelle, afin de ne pas être confronté à l'irréparable.

Au moment où tu atteinds l'âge que j'avais à l'instant de ce récit, je peux mieux peser ce partage des torts, en mesurant au fil du vécu, le rôle des adultes face aux adolescents, toujours chevaliers grimés d'une armure de cristal... Nos enfants ne peuvent devenir nos ennemis, tous les mammifères protègent inconsciemment les jeunes immatures, puisqu'ils sont la suite, porteuse de toutes les espérances de la race.

Psychologiquement, j'ai vécu ces années dans une ville bombardée, quand vivre se conjugue en mode survivre, ma scolarité n'existait quasiment plus, les professeurs étant des adultes... ils étaient des ennemis. L'enseignement était le reflet d'un pouvoir bourgeois... il fallait le nier pour mieux le détruire. Bien plus tard, Pol Pot et ses idées extrémistes, garderont d'ailleurs chez moi une certaine saveur, comme une recherche d'absolu, souvenir de mes livres de chevets de l'époque, quand Lénine et “la

maladie infantile du communisme”, Trotski avec “1906” dimensionnaient mes rêves d’un monde idéal. Déçu par dieu, j’ai longtemps cru trouver dans le marxisme, une idéologie de substitution...

En avril, les premiers échos des pavés sur Paris m’atteindront, avec d’autant plus de forces, qu’ils portaient l’écho du ras le bol d’une nouvelle jeunesse, à l’égard d’une société paternaliste archaïque. Non, bien sûr, soixante-huit n’était pas une révolution, au sens historique du terme, juste le grincement d’une porte entrebâillée par la jeunesse, sur une nouvelle conception du monde.

Ma dernière année d’étude, s’est ainsi égrenée dans cette ambiance ubuesque, ponctuée dans les derniers mois de l’année scolaire, des violentes manifestations soixante-huitardes. Je serai dans quelques pages en phase avec ces événements pour te les commenter, mais pour l’instant, je ne veux que démontrer le cheminement destructeur, dans lequel je m’étais fourvoyé, car dans un tel combat, le perdant est toujours l’enfant. Mais je cherche aussi à juger, un peu par contumace, les degrés de responsabilité de chacun.

Le 20 Juin 1996, 11 heures 55.

Cette histoire s’engluie dans la routine d’une chronique. Sur le fil chronologique du temps, perturbé par l’analyse de mes souvenirs, je ne guette

plus ni les contradictions ni la dérive des mots. Un court instant de réflexion, pour me retourner sur mes phrases, les scruter d'un regard rapace pour en chasser toutes les excuses masquant mes responsabilités, pour bousculer les prétextes qui seraient l'escabeau d'un nain. Je l'ai toujours clamé et même prêché, pour être peu vulnérable il faut se connaître et s'accepter jusqu'à se dévoiler nu comme un ver!

Peu m'importe de chercher l'objectivité car je ne crois pas en ce mot, à sa puissance maximum cette qualité n'est qu'une forme mineure de la subjectivité, nous ne pouvons échapper au délit de paraître... Nous nous mettons en scène pour les autres, mais aussi, et surtout, pour nous même. En écrivant depuis des mois, l'oeil rivé au microscope sur les mots, pour comprendre les idées cachées derrière, je découvre les passerelles invisibles, reliant les certitudes aux incertitudes, j'aperçois l'illusion de nos constructions évidentes, et surtout l'asservissement de nos choix à ces "autres" qui forment notre entourage.

Non vraiment, la liberté n'existe pas, elle est aussi une forme mineure... mais de l'esclavage!

Il me plaît de jouer ainsi avec les mots, pour découvrir, derrière les grosses ficelles de la vie, les fils ténus, invisibles, qui nous transforment tous en marionnettes.

Nous n'avons pas d'unité philosophique dans notre pensée, nous cherchons simplement à faire cohabiter

nos contradictions et nos nécessités, avec le présent, et nous n'obtenons qu'un montage psychologique dont la ligne de mire vise l'efficacité. Dans cet ordre des choses, nous nous justifions pour masquer un peu nos responsabilités, et je n'échappe pas à cette règle. Ce livre m'aide sans doute à cerner la part de moi même dans le gâchis familial, je ne dois pas la travestir, juste la placer au bon endroit, bien référencée dans les oubliettes du détachement qui doucement me permet de baisser la garde d'une éternelle défensive...

Le 26 Juin 1996, 12 heures 15.

Quarante-six ans et un jour, arrive-t-on à être insensible au claquement sec du calendrier qui tourne une nouvelle page, surtout quand ce décompte ne laisse espérer que des rides. J'essaye de rester stoïque à la terrasse de la brasserie du palais, ce bar où souvent, j'aurai fait ricocher les mots à la surface des pages blanches.

Mon regard se perd dans l'habituelle crudité, destinée à affiner ma silhouette vieillissante, d'autant plus empâtée, que ce régime supporte allègrement les bières et la mousse au chocolat. Sans oublier l'ultime perversion suivant le café, ingurgité rigoureusement amer... Quand je cède ensuite, aux deux sucres tellement tentants, avec le dernier petit bout de pain!

Petites faiblesses de petit homme, j'arrive dans cette tranche d'âge où l'exigence doit s'accorder avec la volonté. Tous les travers dénoncés précédemment ne sont pas propres à l'écrit, les prétextes, la fuite des responsabilités, envahissent aussi nos existences, et quand nous désignons nos objectifs, nous n'oublions pas de les poser à portée de main, et souvent même en pliant le bras!

Ma plume reste le nez en l'air. Je dois accepter ce moment de repos, cette pause dans le règlement de compte entrepris avec la vie qui reste la trame de cette histoire.

Je suis super fier, car je n'ai pas croqué mes sucres... Ne rit pas Audrey de cet héroïsme en le qualifiant de "petit", l'héroïsme n'est que l'antidote à la faiblesse qui seule mérite d'être sondée et jugée.

Le 28 Juin 1996, 12 heures 00.

Les poètes, les romantiques, les maniaques du journal intime prétendent remplir des encriers de leur sang, espérance du vermillon, giclant dans la souffrance, d'une blessure béante. Mais les transcriptions cabalistiques de leurs émotions relèvent toujours d'un sinistre vert, dénonçant une plume trempée dans la bile de l'écoeurement!

En relisant mes lignes, je découvre parfois le paon caché en moi, je préfère ne pas occulter cette facette, et me laisser faire la roue librement. On ne jette

jamais les mots dans le vent totalement sans but. L'exercice qui consiste à descendre régulièrement du vélo pour se regarder pédaler, à seule fin d'admirer son véloce et souple coup de jarret, peut aussi nous enrichir.

Le 28 Juin 1996, 21 heures 39.

Je vais remettre du comburant dans le chaudron où bouillonne ma rancoeur d'un passé indigeste.

L'année soixante-huit, fut indubitablement celle qui m'attacha à ta mère, comme une dépendance à l'égard des médicaments, elle représentait l'échappatoire à mon univers familial, l'espoir de sortir différent de cet asile, et je crois avoir réussi ce challenge.

Quelques événements surnagent dans ce passé plutôt noir, et curieusement ce sont presque uniquement ceux qui, dans leur excès, prêtent à sourire. Sans doute, restent-ils à la surface pour cette raison. Mais les plus pervers, sont certainement enfouis dans la nébuleuse de la mémoire, petites choses anodines, petites phrases de haine moyenne, petite bêtise invisible, méchanceté à l'avenant, fissures cachées de la structure psychologique, petits dégâts sournois mais tellement plus récurrents.

L'année scolaire se terminait en délire, ma moyenne générale proche du zéro absolu en première scientifique, ne pouvait augurer un passage en classe terminale... Je n'ai jamais pardonné au système, et

notamment au prof principal, un dénommé Raoul Bécousse, de n'avoir pas discerné, dans ce glissement vertigineux d'un très bon élève en seconde, vers la nullité absolue, autre chose que le motif à tous les blâmes trimestriels sanctionnés par l'exclusion finale sans possibilité de redoubler!

Ce refus du droit à la rédemption, ce trait tiré au travers de ma personne, m'estampillant d'un indélébile label de "mauvais sujet", imprimé en profondeur, m'a longtemps perturbé. Le manque d'ambitions sociales, ayant guidé ma vie d'adulte, pourrait trouver dans cet échec mal accepté, un peu plus qu'un prétexte. C'est un des éléments de ma défiance vis à vis des institutions, qui alliée aux incessantes allusions à ma « connerie » congénitale assénées par mon père, ne pouvait me donner la confiance d'entreprendre... Prétexte ou élément justificatif, comment offrir à ces lignes autre chose que le goût, la couleur et le bruit du doute éternel!

Très tôt, rire de certains moments vaudevillesques, a consisté un emplâtre me permettant d'enrayer la psychose. Rire de tout et surtout des moments graves, utiliser la dérision comme un étendard pour repousser toutes les questions, est un système de défense ayant largement prouvé son efficacité. Je n'arrive pas à définir si cette affirmation peut être universelle.

Le 2 Juillet 1996, 12 heures 57.

Au hit-parade des délires paternels entachés de ridicule, trône en bonne place la réaction qu'il eut en apprenant mon exclusion définitive du lycée. Au milieu des hurlements, des « dans la vie tu seras qu'une merde », je me souviens très bien de l'addition sordide qu'il me fit, une note d'épicier en guise d'épithaphe à ma scolarité anéantie... Certes j'étais responsable de cet échec, mais comment ne pas rire de ce bilan financier. Lui qui n'avait jamais déboursé un centime pour mes études, qui furent assurées en totalité, depuis les livres jusqu'au dernier crayon, par mon grand-père, lui qui n'avait jamais participé à mon habillement et dont la seule charge, et encore récente, était d'assurer ma nourriture... Il me déclarait redevable d'une somme minutieusement calculée, je me souviens très précisément du montant, quinze mille francs, somme considérable à l'époque!

Je faisais le dos rond face à l'orage, mais son attitude était tellement hors de propos, tellement délirante, avec des remboursements calculés et échelonnés sur plusieurs années, qu'elle me semblait relevée d'une certaine folie. Cette histoire devrait m'arracher encore aujourd'hui, des sourires en guise de vindicte, si l'étape suivante pouvait facilement s'oublier, si je pouvais accorder les circonstances atténuantes que nous accordons aux simples d'esprit, mais que l'on refuse à un adulte responsable.

Entre ce désir de trouver le prétexte au pardon, et l'acceptation de la réalité, ma vie a cheminé

difficilement, mais à l'image de ce mois de juin finissant, je n'ai jamais pu donner une réponse autre que conjoncturelle.

Quelques semaines s'étaient écoulées et mon grand-père, sensible au désarroi qui commençait à m'envahir, voulut une nouvelle fois me venir en aide. Face à cet échec social programmé, il avait décidé de financer la reprise de mes études dans un établissement privé à Saint-Etienne, nous avons effectué toutes les démarches, rempli les dossiers, mais au final, nous n'avons jamais pu obtenir la signature paternelle!

Son argument était imparable, « il a rien foutu... il sera ouvrier, comme moi! », je me souviens même d'une phrase lancée avec un brin de haine, ou de mépris, ou de bêtise, « tu n'arriveras jamais à rien, même pas à faire ce que j'ai fait... tu es trop con! ». Comment savoir le fond de sentiment qui a conduit un jour mon père à me pousser vers ce complexe d'infériorité, assez bien dissimulé par la suite, qui est le marqueur d'un manque d'ambition caractérisé.

Je ne pense pas que le refus qu'il opposa à cette deuxième chance offerte par mon grand-père, fut un calcul de sa part, mais peut être a-t-il été salutaire. On est en droit de penser, que j'aurai continué à glisser sur ce toboggan instinctivement orienté vers le négatif. Si comme beaucoup l'ont sous-entendu, j'avais l'âme noire, alors ce refus paternel fut positif en me permettant de réagir. Mais son argument,

« c'est un sale con, il ira au boulot », n'était guidé par aucun calcul, sinon celui de la revanche qu'il prenait sur l'année de défiance que je venais de lui opposer. Il sortait vainqueur d'un combat contre un enfant, et la menace « tu as jusqu'au quinze septembre pour trouver un boulot et ramener ta pension... après c'est la porte », était à prendre au sérieux.

Le 9 Juillet 1996, 12 heures 06.

J'ai effectivement trouvé rapidement un boulot, à une époque où ce challenge était assez facile. Mon premier salaire de cinq cent cinquante francs, ne couvrait sans doute pas l'argent de poche injectée dans mes loisirs par ma grand-mère! N'ayant jamais eu une situation sociale à la hauteur de ces dépenses d'adolescent, un rien “dandy”, on peut trouver là l'origine de beaucoup de mes problèmes d'adulte. Quelle est la part du “bon” et du “mauvais” dans tout cela? La réponse n'est pas aisée, car le goût des belles choses n'étant pas inné, il n'est jamais inutile de le cultiver. La perception de la qualité, du confort, ne peut s'apparenter à un défaut. Ce qui est parfois préjudiciable c'est la frustration d'avoir eu la sensation d'un “autre chose” devenu hors de notre portée.

Sans doute guidé inconsciemment par des systèmes de défense efficaces, j'ai dirigé mes pas vers le sport,

la nature, une façon d'exister dépouillée de beaucoup des artifices qui construisent normalement la personnalité.

Il est fondamentalement faux de s'imaginer que les hommes sont "nus", ils sont dans leurs voitures, leurs costumes, leurs maisons, et ils existent socialement étalonnés par ces éléments vénaux. Ensuite nous pouvons découvrir, au-delà du premier contact, le contenu, mais le décor, la présentation du contenant, reste le moule d'une image, certes superficielle, mais qui nous permet de contacter le monde extérieur d'une façon sélective.

Mon livre se termine, et pourrait même s'arrêter là. Il ne me reste que quelques pages pour lancer les bases du père que tu auras connu, un homme bien loin du gamin, qui plongeait sans le savoir, dans le bain de la vie, en cet automne soixante-huit. Je vais devoir affronter la relecture de toutes ces pages, et aussi accepter de les unifier afin de les remettre à quelques personnes, quelques élus, peut-être un éditeur. Récemment dans une lettre je t'ai déclaré qu'il me semblait avoir perçu, en décrivant ces années, les rouages peu visibles, qui guident nos existences.

Effectivement, j'ai découvert que nous dérivons dans la vie au fil d'un certain hasard, et seul le recul du temps nous permet d'apercevoir le sens du cheminement. Malheureusement, il est alors trop tard pour intervenir, et nous jugeons froidement, avec la

distance de la prescription, le rôle des aiguilleurs du temps.

Mais la culpabilité suprême, pas celle des autres ou la nôtre, celle que nous ne pouvons éviter, c'est notre naissance. Nous sommes coupables d'avoir à vivre un petit bout du temps du monde, à supporter le regard des autres, en jouant aux règles du jeu de notre espèce.

Il y a dans cette constatation une vue d'historien, l'histoire est porteuse d'une logique et contient donc un enseignement visionnaire.

J'ai gagné aussi une certaine lucidité, me permettant en décrivant les acteurs ayant meublé la scène, de sentir leur non-culpabilité absolue, puisqu'il n'y eut pas préméditation! Humains...trop humains, comme l'écrivait Nietzsche, ils ne sont redevables que de leur égoïsme, de leur bêtise, de leur atavisme, ils ne calculaient pas en terme de malfeasance, ils malfeisaient par manque d'intuition. Et je ne suis pas bien meilleur à ton égard, tout juste l'expérience me permet-elle de manoeuvrer tes sentiments pour recevoir le regard que j'attends.

Cette attitude est la réalité de la vie, nous sommes sur la scène d'un théâtre pour donner au public notre meilleur spectacle, et nous attendons en terme de retour, d'applaudissements, ni plus ni moins que l'amour, l'amitié, l'estime et que sais-je encore. Mon père a fait un bide avec son fils, sans doute était-il suffisamment égoïste, comme ma mère, pour ne pas

souffrir de la plus grande des solitudes, l'esprit coupé de ses enfants.

Toutes ces pages et ces mots, sont principalement destinés à me découvrir, me comprendre, et finalement savoir pourquoi j'ai apprécié les rognons au madère. Car l'évidence transpire au travers de ces lignes, ce n'est pas lui qui les a mangés! Doit-on chercher un coupable à ce détachement, ou plutôt comme je le pense à présent, regarder la scène froidement, avec un jugement de médecin légiste... Et même plus loin, faut-il chercher une réponse à toutes ces interrogations, ou plutôt laisser les vagues saper doucement la falaise, jusqu'à la moudre en sable.

Le 10 Juillet 1996, 11 heures 50.

J'ai noté hier l'approche d'une conclusion. J'ai entamé ces lignes pour découvrir le rôle tenu par chacun dans ma construction d'homme et les derniers chapitres abordent à ce final. Les quelques pages qui suivront te donneront encore quelques clefs sur mes choix d'adulte, mais le bouillonnement créateur d'où nous sortons tous allait déjà déclinant.

Tout écrivain doit, je pense, ressentir en apposant le mot "FIN", un sentiment trouble fait de soulagement et d'angoisse. Peur de n'avoir pas été à l'essentiel, de l'avoir mal exprimé, et je n'échappe pas à ce stéréotype. Mais la trouille maximum, est celle de me sentir soudain au large, sur un bateau trop fragile pour

affronter la haute mer. L'angoisse de Colomb face à un inconnu qui ne l'était pas tout à fait...

Vais-je continuer cette rédaction d'un journal, pour garder la terre en vue, au fil d'un cabotage paisible, ou vraiment virer vers le large? Pour l'instant, je ne sais pas répondre à cette interrogation, avec certitude. L'écriture est narcissique et cette composante me va bien au teint, je peux donc supposer, que je continuerai à me satisfaire de la caresse des mots.

Une seule certitude, la psychothérapie est aboutie, porteuse d'une vision neuve de moi même et de la vie en général. Je me souviens t'avoir exposé des idées sur la théorie des chaos, la science en élaborant l'hypothèse des niveaux d'organisation, n'expose qu'une perspective intuitive de solution. Elle était donc présomptueuse, l'espérance que je nourrissais, ce rêve de pouvoir donner un bilan précis de ma vie, de rendre des comptes en gestionnaire, de peser les responsabilités. Car toute vie est un chaos!

Mes derniers choix d'homme, mon travail, mon mariage, l'alpinisme, tout cela déborde de cet ouvrage, et le peu que je vais en dire ne te servira, en annexe, qu'à faire le lien avec une éventuelle suite.

Le 11 Juillet 1996, 12 heures 10.

Audrey, ton soleil monte sur l'horizon, il est proche de son zénith, et la lumière décline déjà pour moi dans le crépuscule d'un été, qui restera pour toi celui

de toute une vie, ce moment où nous frôlons du coeur la pulsion essentielle de la vie, cette toute première fois où l'instinct nous attrape par le corps, habilement grimé d'amour.

J'ai coupé le vent qui soufflait sur ma vie, et le crépuscule est plutôt serein. Le soir de cet été sera paisible, et la nuit à venir calme, vidée de toutes les angoisses. Au fil de cette année d'écriture, j'ai souvent pressenti que je passais le relais, voire le pouvoir, à ma fille, et cette réalité me rattrape. Assis le dos tourné à l'amont, je regarde filer le temps vers l'aval, avec une certaine quiétude.

Si ces lignes ne s'égarent pas, tu pourras un jour, comprendre et soupeser, cette sensation d'éternité que tu me donnes. Ce sentiment d'utilité, qui au retour de la maternité, début décembre mille neuf cent quatre-vingts un, me faisait courir sous la pluie, en abritant une infime part de moi même. Aujourd'hui, quand je lève le regard sur toi adulte, je passe à ton insu, une invisible main protectrice dans tes cheveux, et quinze années plus tard, mon tranquille égoïsme se fissure à l'identique.

Dans les événements extérieurs à mon enfance, qui participent à mon état actuel, le huit décembre mille neuf cent quatre-vingts un est sans doute, et de très loin, le symbole d'une nouvelle déferlante sur ma vie. Mes sentiments pour ta mère allaient déclinant, je ne pensais pas pouvoir donner de l'amour à un enfant, et soudain tout ce monument de certitudes s'effondrait!

La psychiatrie, qui fut pendant quelques années ma béquille de survie, possède un bel avenir face à la banalisation du divorce. Petites, ou grosses blessures de la vie, qui nous font à jamais claudiquer. Balles perdues de la discorde, dont les enfants gardent aussi des cicatrices. Est-ce une simple excuse, d'écrire que c'est parfois un moindre mal?

Je voulais te parler d'une souffrance, et je n'ai réussi qu'à te murmurer des idées sur la vie. Comme aurait pu le proclamer Stirner, "MA" douleur était unique et donc indicible. Même en cassant les mots, je n'aurais pu qu'effleurer ce challenge. Condamnés à l'éternelle solitude de notre bocal, nous tendons la main vers l'autre, sans entendre notre pensée s'effriter sous le poids du langage, sans voir l'autre ne saisir que du vide, du vent, des stéréotypes!

Le 16 Juillet 1996, 11 heures 50.

Il me reste peu d'étapes avant de poser le stylo sans regret, avec la ferme impression d'avoir presque tout parcouru, tout découvert, tout transmis. Le "presque" s'impose, car déjà je perçois des zones d'ombre, des non-dit et des oublis. Difficile de décrire avec de simples mots un vécu, une atmosphère, des émotions. A quel degré d'imperfection suis-je parvenu? Quelle sera la part de la satisfaction, des regrets, de l'angoisse, au moment du dernier de ces rendez-vous

quotidiens, soit disant avec ma fille, mais surtout avec un miroir?

Une certaine inquiétude me pousse à reporter cette échéance. La connaissance donne accès à une solution, mais aussi à des questions, et souvent bien plus nombreuses... Derrière chaque page se cache un livre, et ainsi de suite, et la quête du bonheur, apparentée à une satisfaction est un leurre.

Je voulais te commenter certains de mes choix, le métier de fonctionnaire, l'alpinisme, et puis aussi t'expliquer ma conception de la vie, consommée au jour le jour. Je me contenterai d'effleurer ces sujets, qui seront peut être un jour la suite de ces pages, car ces éléments sont étrangers à la conclusion qui pointe au revers de ces pages. Les rognons au madère n'ont mijoté que dix-huit ans, et toute la suite, jusqu'à ce jour, jusqu'à ces lignes ne fut qu'une construction, un médicament, permettant ce renouveau.

Un jour sans doute, quand ma grand-mère et ma mère, les derniers témoins vivants, auront quitté ce jeu de rôle, quand la maison familiale aura changé de main, alors peut-être, je ne sentirai plus les fines fissures qui zèbrent ma personnalité.

Aujourd'hui, à la mi-juillet d'un été tout en contraste, entre records de canicule, de froid, de pluie, le ciel est d'un bleu tranquille, la chaleur sèche de l'anticyclone est supportable, seule l'odeur du goudron surchauffé fait obstacle à un certain idéal du bonheur, lorsque les femmes, en tenues légères, nous rappellent que nous

respirons, et que même la cinquantaine menaçante, ne peut nous écarter d'un comportement animal.

Nous accepter, nous concevoir, comme des bêtes, ne discerner dans l'intelligence qu'une menace serait tellement plus simple, et tellement impossible à atteindre. Il me semble condamner par cette idée, une vision construite du bonheur... Une absence de malheur peut-elle faire office?

Au-delà de cette interrogation, une autre question plus fondamentale pointe. Derrière nos sourires, nos larmes, nos mâchoires serrées, qu'attendons-nous vraiment, et que cherchons-nous à identifier par ce vocable "bonheur"? Au dernier round, je réalise que sur le ring il y a toujours match nul, mais toi Audrey, en traversant la salle pour le combat suivant, tu imagines une victoire.

Le 24 Juillet 1996, 12 heures 10.

Le 24 Juillet 1996, 12 heures 10.

Les instants d'écriture s'espacent doucement comme pour mieux préparer le vide intellectuel à venir.

Je reste pourtant quotidiennement dans mon histoire, occupé surtout à corriger le manuscrit de ses lourdeurs, reprendre les phrases absconses, les tordre, les malaxer, jusqu'à leur donner le poids et le volume désiré. Rêve de la perfection, d'une page qui serait comme la photocopie d'une émotion. Miracle

utopique d'une encre qui jaillirai instinctivement de la plume avec un parfum de vérité.

Parfois, au détour d'une surprise, d'une rencontre fortuite, nous nous surprenons à sourire, ou grimacer, très en avance sur nos systèmes de défense. J'aime particulièrement ces réactions épidermiques, dépouillées de tout paravent, ces instants privilégiés, où nous existons avec un maximum de réalité. L'écriture, ne se prête malheureusement pas à cette perfection.

Tout au début, je n'avais pas décidé la date butoir, à laquelle ce livre porterait l'évidence de ma conclusion. Septembre soixante-huit, avec la fin de ma scolarité et mon premier contact avec le monde du travail, s'impose donc, sans préméditation, à mon esprit. Ma trajectoire s'infléchit à cette date vers un autre monde, et doucement je me suis éloigné de cette cour des miracles où la folie, l'égoïsme, la méchanceté, la bêtise, vous façonnait le coeur en étoile noire.

Je n'ai pas trop commenté les nuits de ce fameux mois de mai, en le notant, je découvre combien j'étais trop jeune, pour avoir une conscience politique. Finalement, je n'ai cherché qu'un divertissement dans ces manifestations, ces nuits passées dans la violence sur des barricades à jouer à la révolution d'octobre...

Ce printemps soixante-huit n'aura pas rajouté au puzzle autre chose qu'un élément anecdotique, et l'année de travail suivante, le départ à Paris en

septembre soixante-neuf, le mariage durant mon service militaire... tout cela aussi serait hors sujet. Ces éléments sont extérieurs au malaise, même s'ils furent importants pour reconstruire sur des ruines.

Je vais jeter sur ces pages l'idée directrice de ce livre, cette conclusion qui est la raison de cette enquête bourrée d'accusations, de justifications, mais aussi de découvertes.

Dernier regard angoissé au loin, comme au sortir de la mairie, quand je réalisais déjà que le chemin serait trop long pour ma personnalité disloquée. Dernières escarbilles de l'incendie qui dévasta ma mémoire pendant une année. Cette confession, me donne le sens d'un nouvel équilibre.

LA TARTE TATIN

« Tout n'est qu'affaire de goûts et de couleurs,
de perceptions et donc d'angle de vision...
Tout est subjectivement asservi au vécu... »

Le 28 juillet 1996, 22heures 30.

J'ai discuté avec ces pages, à l'origine blanches, pour essayer de comprendre, ou plutôt de cerner, les directions de mon existence. J'ai découvert, que les mots sont tricheurs, mais en les combinant, en les torturant, ils dessinent un paysage qui nous met en présence de la réalité. Ils éclairent les zones d'ombres, qui nous angoissaient, et par la même, ils les gommant. Pour penser qu'une psychothérapie atteigne à la réussite, il faut nier la notion de pardon qui implicitement induit un coupable et sa victime... Quand on se croyait perdu, on a juste à se retrouver car on était seul, désespérément seul... Alors "flash back", pour ce premier rayon de lumière, qui motiva l'éclair de ce livre.

Vingt-deux septembre mille neuf cents quatre-vingt-douze, vingt-trois heures, Vaison la Romaine enterre ses morts. Sous la pluie battante, la route défile à

grands coups d'essuie-glaces. Renée trace ce retour sans savoir encore qu'il imprime sur sa propre vie une incidence particulière. Dans mon esprit ce livre se construit déjà, ces quatre années n'auront servi qu'à en affiner le contenu.

Lyon est encore au bout de la nuit et entre Rodez et Mende, j'essaye de me souvenir du printemps de ma vie... sans trop songer à l'hiver qui arrive, au propre comme au figuré. Quelque chose a basculé vers vingt et une heures, dans la salle de l'hôtel restaurant des Thermes à Saint Antonin Nobleval, un village médiéval du sud-ouest qui gardera pour moi la saveur douce amère des rognons au madère, qui attendaient mon retour à table, lorsque j'ai téléphoné à la maison. Je me suis rassisi calmement pour annoncer à Renée, « mon père s'est tué cet après-midi au volant... il va falloir rentrer », elle a répondu « tu rigoles! », et moi « est ce que j'ai l'air ». Mon regard ne devait pas trop laisser planer le doute.

Un repas commencé doit pourtant se continuer, je n'ai pas trouvé les rognons excellents, mais je garde néanmoins un bon souvenir de la tarte tatin!

Au bout de cette ligne droite, le point final brille un peu comme une goutte lacrymale... Elle sera vite séchée par le temps, cette inéluctable brise, qui mouline et disperse tout, les joies et les peines, un père et sa fille, les sentiments bons ou mauvais, et les regrets aussi...

« Le soleil s'est déjà couché, mais il éclaire et embrase encore le ciel de notre vie, quoique nous ne le voyions plus! », et pour l'ombre qu'en advient-il? Une poignée de terre, jetée calmement sur une planche de chêne, peut-elle devenir la lumière?